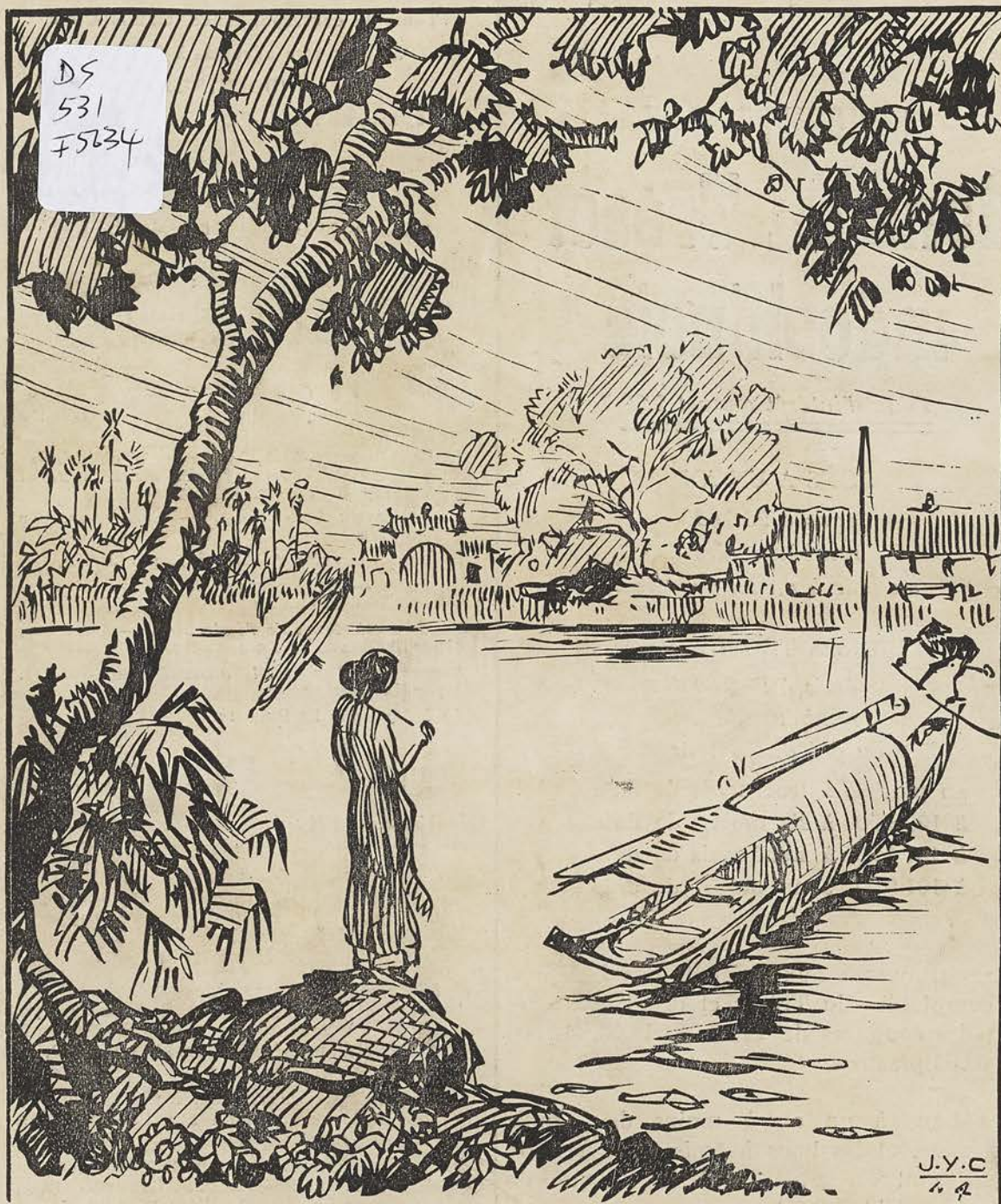


# INDOCHINE

HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ



Rivière des Parfums.

(Bois gravé d'après un dessin de J. Y. C.)

VOTRE INTERET

VOTRE DEVOIR

*Ne laissez pas vos capitaux improductifs  
Donnez sans hésiter votre appui  
au Gouvernement.*

SOUCRIVEZ AUX  
**Bons du Trésor  
indochinois**

Taux d'intérêt annuel 2 %

**BONS A UN AN**

*émis à 98 \$ 00  
remboursables  
au pair à un an de date*

**BONS A TROIS MOIS**

*émis à 99 \$ 60  
remboursables  
au gré du porteur*  
au pair à trois mois de date  
à 100 \$ 50 à six mois de date  
à 101 \$ 00 à neuf mois de date  
à 101 \$ 60 à un an de date

Vous trouverez aux guichets des Banques, des comptables du Trésor et de l'Enregistrement des coupures de 50, 100, 1.000, 10.000 et 100.000 piastres.

Les bons à un an à moins de 6 mois d'échéance, et les bons à trois mois à toute époque sont escomptables à la Banque de l'Indochine (Taux 3 %).

# INDOCHINE

HEBDOMADAIRE ILLUSTRE

5<sup>e</sup> Année - N° 214

5 Octobre 1944

Edité par

**L'ASSOCIATION ALEXANDRE-DE-RHODES**

6, avenue Pierre-Pasquier — HANOI

Toute la correspondance, mandats, etc.

doivent être adressés à la Revue

« INDOCHINE »

6, avenue Pierre-Pasquier — HANOI

**ABONNEMENTS :**

Indochine et France :

Un an : 40 \$ 00, 6 mois : 25 \$ 00

Etranger :

Un an : 55 \$ 00, 6 mois : 35 \$ 00

Le numéro : Une piastre.

**SOMMAIRE**

*Les fondements historiques de la civilisation française ou le message des aïeux (suite et fin), par G. TABOULET.*

*Souvenirs du Sud-Annam. — Camoisson, par G. MOTTE.*

*Etienne Aymonier (1844-1929), par J. D.*

*Au Laos. — Un carrefour de tribus : Attopen, par Claude PERRENS.*

*Groupes ethniques de l'Indochine. — Les Lolos, par P. HUARD et DO-XUAN-HOP.*

*Souvenirs d'un vieil annamitisant (suite), par L. CADIERE.*

*Le bridge, par LE POULAIN.*

**Abonnements :** Les abonnements partent du 1<sup>er</sup> de chaque mois.

**Changements d'adresse :** Toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée de 0 \$ 40 en timbres et rappeler l'adresse précédente, faute de quoi le changement ne pourra être effectué.

**Règlements :** Nous prions instamment nos lecteurs et abonnés, lorsqu'ils nous adressent un règlement, de bien vouloir nous rappeler le numéro figurant en haut, à droite, sur notre facture.

Nos factures de renouvellement sont envoyées un mois environ avant l'expiration de l'abonnement.

Si le règlement ne nous parvient pas un mois après la fin de l'abonnement, nous serons dans l'obligation d'envoyer un recouvrement postal et les frais en seront à la charge de l'abonné. Aucun règlement par acompte n'est accepté.

# LES FONDEMENTS HISTORIQUES DE LA CIVILISATION FRANÇAISE OU LE MESSAGE DES AIEUX (suite et fin)

par G. TABOULET

## PRIMAUTE DE L'ESPRIT SUR LA MATIÈRE

Il apparaît, d'abord, que c'est l'esprit qui mène le monde. L'homme est une trop fragile et trop chétive créature pour n'avoir pas besoin de croire à quelque chose qui le dépasse. Seule la foi, la foi quel que soit son objet, rend possible l'accomplissement des grandes actions. Quand les Français vont reconquérir la Terre Sainte au cri de « Dieu le veut », rien ne fait obstacle à leur enthousiasme ; quand les demi-brigades de la Révolution s'ébranlent, pour répandre à travers le monde ce qu'elles considèrent comme l'Evangile des temps nouveaux, elles font reculer les plus savants stratèges. L'homme ne saurait se passer d'idéal ; il ne peut faire œuvre utile que s'il accepte par avance l'idée du sacrifice, l'idée de la mort, et, cette idée, il ne peut l'accepter que s'il est convaincu qu'il ne périra pas tout entier, qu'il n'est pas voué à l'anéantissement intégral. L'homme vaut en « proportion du sentiment religieux qu'il emporte de sa première éducation et qui parfume toute sa vie » (George Sorel). Dans tout le cours de l'histoire, la religion, le mot étant entendu dans son acception la plus large, comme l'aspiration vers l'infini, la reconnaissance, si on peut dire, d'un inconnaissable, apparaît comme étroitement associée au « développement de la vie supra-animale de genre humain » (Pierre Lasserre). « Une civilisation meurt quand il n'y a plus, pour la soutenir, ni foi ni désintéressement. Le rapport est certain entre la civilisation et la religion » (Lucien Romier). Quand Renan, ce « distillateur madré », comme l'appelle le connétable des lettres Barbey d'Aurevilly, « qui empoisonne avec du sucre », enveloppe les dieux morts dans un linceul de pourpre, quand il fait descendre le Christ du ciel sur la terre, quand il module les accents caressants de sa dissolvante ironie ; quand Taine s'efforce de réduire l'homme à un déterminisme d'impulsions mécaniques dont la science est capable de percer le secret — « le vice et la vertu sont des produits comme le vitriol et le sucre » — ces penseurs font subir à la pensée française, à l'âme française, une dégradation, qui retentit nécessairement sur l'efficacité de la politique générale du pays. Toujours et partout, les croyances matérialistes ont conduit à leur ruine les sociétés qui s'abandonnaient à leurs formules négatives. « Jamais une nation n'a survécu à sa religion » (de Laprade). « Le monde souffre d'un manque de foi dans une vérité transcendante ». Ayons présent à l'esprit que la France a été dominée, façonnée, pétrie par l'idéal chrétien, que la plus vieille tradition française est une tradition de haute spiritualité. Demeurons fidèles à cette tradition qui, seule, magnifie et féconde l'effort, qui, seule, ennoblit et vivifie l'action. Restaurons au dedans de nous le « royaume de Dieu », c'est-à-dire le royaume de l'idéal. Ne ravalons pas la vocation humaine à la satisfaction des plus grossiers instincts. Répudions le matérialisme. Conservons,

cultivons au dedans de nous le culte de l'idéal. C'est une des conditions premières de notre relèvement.

## PRIMAUTE DES DEVOIRS SUR LES DROITS

Au point de vue moral, il est une vérité fondamentale, c'est que le souci des devoirs doit l'emporter sur le souci des droits. Sans doute, l'homme possède-t-il, en naissant, des droits, droits imprescriptibles qu'il tient de sa nature d'être pensant, d'être raisonnable : droit au travail, droit à un certain bien-être, droit à une certaine somme de libertés. Mais il ne faut pas perdre de vue que ces droits ont un caractère abstrait, théorique, que les droits d'un chacun ne peuvent exister qu'à la condition de tenir compte des droits du voisin. Et que valent ces droits naturels au regard des devoirs qui nous incombent, dès notre entrée dans la vie ? Il est trop évident que l'homme ne peut demander à la société plus qu'il ne lui donne. Une attitude de constante revendication est aussi nuisible en fait qu'insoutenable dans son principe. Comme le soldat dans l'armée qui veut vaincre, chaque citoyen doit accepter le rang, la place, les obligations qui lui reviennent. L'esprit d'abnégation doit l'emporter sur l'esprit de jouissance. « Le plaisir abaisse », a dit la plus grande voix française de l'heure présente ; il y a plus de joie souvent à donner qu'à recevoir. Faisons notre métier en conscience ; accomplissons notre tâche quotidienne avec ferveur et scrupule. Ne nous dérobons pas aux devoirs qui sont les nôtres ; ne songeons pas à réclamer sans cesse notre part, toute notre part, sans rien omettre ; donnons sans marchander ce qui est en nous, ce qu'il nous appartient de donner, pour contribuer au bien public, pour acquitter notre dette. Cette exhortation ne m'est pas dictée, croyez-le bien, par une arrière-pensée de conservatisme social ; ce n'est pas un prêcher de soumission, de résignation aux pauvres gens. Ce sermon ne s'adresse pas seulement aux humbles, aux déshérités de la vie ; il s'adresse à toutes les classes de la société ; il s'adresse plus particulièrement aux grands de la terre, aux riches, aux favoris du sort, aux patrons au moins autant qu'aux ouvriers. Plus on se trouve haut placé dans l'échelle de la société et plus on a de devoirs et moins on doit montrer d'égoïsme, de sécheresse de cœur, de mesquinerie. Jetons un regard au delà du temps présent. Souvenons-nous de l'âpre labeur qui a assaini, ameubli, fertilisé le sol de notre pays, des pénibles enfantements de l'esprit, grâce auxquels ont pris forme les chefs-d'œuvre de l'art et de la pensée qui constituent le trésor de notre culture. C'est à coups de dévouement, de sacrifices que nos aïeux ont livré les innombrables combats, combats contre la nature, combats contre d'autres hommes, où s'est forgée peu à peu, dans la souffrance, la nation française. Il n'est pas une famille de chez nous qui n'ait versé le sang de quelqu'un des siens pour que la France vive, pour qu'elle

devienne et demeure prospère et grande. Réagissons avec vigueur contre l'esprit de facilité, qui, depuis plusieurs générations, tend à envahir l'âme française. Ne nous illusionnons pas sur les possibilités de la relève de l'homme par la machine ; quels que soient les progrès futurs de la science, la civilisation, aménagée, dès ses premiers balbutiements, à force de patience et de courage, ne parviendra à progresser, à se maintenir même, qu'au prix d'efforts opiniâtres et soutenus. Pour résumer cette seconde leçon, qui monte à nous du fond des âges, je formulerai cette recommandation par où s'exprime la voix lointaine des générations révolues : « Français, les temps de la disgrâce sont venus parce que vous avez trop aimé vos droits ; réapprenez à aimer vos devoirs, à les faire passer avant vos droits ».

### PRIMAUTE DU GROUPE SUR LES INDIVIDUS

Sur le plan de la vie sociale, une troisième notion, d'origine expérimentale, s'impose à notre attention, c'est celle de la solidarité, de la cohésion des efforts. Cette nécessité primordiale, la sagesse antique l'avait résumée dans la malédiction célèbre : « *Vae soli !* », malheur à l'homme seul, malheur à l'isolé ! Certains peuples ont l'esprit d'association très poussé ; ils ressentent le besoin de marcher au pas, au coude-à-coude. De ces peuples, nous avons l'habitude de dire, avec dédain, qu'ils ont l'esprit grégaire. Pareille propension ne se rencontre, certes, pas chez nous. Le Français n'a pas l'esprit moutonnier ; il a un tempérament de franc-tireur ; il est Athénien plutôt que Romain, soliste plutôt que choriste. Il éprouve toujours une certaine difficulté à se mettre à l'unisson ; d'instinct, il est porté à agir, à penser individuellement plutôt que collectivement. Sauf peut-être — et encore — dans le domaine de l'invention artistique, pareille inclination est une source de faiblesse ; l'homme de génie lui-même est paralysé s'il ne réussit pas à prendre appui sur un groupe, sur une équipe. Nous inclinons toujours à considérer les problèmes sous l'angle des individus ; ce point de vue, qui prédomine chez nous depuis un siècle, est à l'origine d'une foule d'erreurs et de maux. Il importe absolument que nous revenions à une meilleure position de la question, à une meilleure compréhension. Le critérium du bien public, c'est l'intérêt général, ce n'est pas l'intérêt particulier. Si nous voulons jouer à nouveau un rôle dans le monde il faut que nous nous attachions à resserrer les liens distendus des groupes sociaux fondamentaux, la famille, le métier, la cité, la patrie. Le problème de la natalité a revêtu, chez nous, vous ne l'ignorez pas, une acuité angoissante ; ce problème, vital pour le pays, ne pourra recevoir de solution que par une répudiation radicale de l'esprit individualiste. L'activité professionnelle, désordonnée, anarchique, ne pourra être réveillée que par une solide organisation corporative. L'esprit de famille, le sens municipal, l'esprit national doivent être ranimés, cultivés en profondeur. Si certaines nécessités ont pour conséquence d'apporter une gêne temporaire à quelques intérêts particuliers, il faut que nous ayons le courage de passer outre, lorsqu'il doit en résulter un bien collectif. Une des conditions de notre salut est la restauration du sentiment des hiérarchies nécessaires, la restauration de l'esprit communautaire, le retour à l'harmonie, à la coordination des efforts, pour le plus grand profit des groupes sociaux élémentaires, qui, de parti-pris, doivent être préférés

à la commodité des individus. Persuadons-nous bien de cette vérité que l'individualisme exacerbé mène à la ruine de l'individu. Renonçons aux efforts fractionnés, à hue et à dia ; opérons des tractions de masse. Unissons nos bonnes volontés. On a dit naguère : « France, guéris-toi des individus ! ». Nous reprenons la formule et disons : « Français, si vous voulez renaître, guérissez-vous de l'individualisme ! ».

### PRIMAUTE DE L'ORDRE SUR LE DÉSORDRE

Si nous abordons le point de vue politique, la notion qui s'impose à nous avec une force éclatante, c'est celle de la primauté de l'ordre sur le désordre. La vigueur, l'efficacité politique, la prospérité économique ne peuvent exister que dans une société bien réglée, où les prescriptions du commandement responsable sont respectées, où les tendances à l'anarchie, toujours plus ou moins latentes dans l'esprit humain, sont contenues, enrayées. La pensée elle-même, les lettres, les arts ne peuvent s'épanouir qu'à l'intérieur de cadres sociaux solidement établis et garantis. La civilisation est un fruit de l'ordre, de la tranquillité, de la sécurité publique ; elle ne peut fleurir dans une atmosphère de crainte et d'inquiétude ; rien ne l'abaisse, rien ne la meurtrit plus sûrement que les perturbations civiles, que les agitations révolutionnaires. Quand le pouvoir, mis à l'encan, est soumis à la prostitution des surenchères électorales, quand l'autorité est dissoute, émiettée, réduite à l'impuissance, quand la voix de Caliban couvre la voix d'Ariel, tout dépérit dans le corps social, comme voguerait à sa perdition un navire, sur lequel les hommes d'équipage, au lieu d'obéir sans discussion aux injonctions du plus apte, prétendraient prendre la barre, chacun à leur tour, au gré de leur humeur présomptueuse et capricieuse. A défaut du simple bon sens, toute notre histoire — et non pas seulement celle de notre peuple — peut être invoquée à l'appui de cette prépotence de l'ordre, qui doit être considérée comme un véritable dogme politique. Pensons à Etienne Marcel, à la Ligue, à la Fronde ; ces diverses époques représentent, dans l'ascension historique de notre pays, autant d'éclipses, autant de coups d'arrêt infligés à sa puissance d'expansion, à son rayonnement dans le monde. Goethe a résumé son opinion sur la question de l'ordre dans un aphorisme célèbre : « J'aime mieux une injustice qu'un désordre ». Ce mot profond du grand penseur allemand permet de distinguer parmi les hommes deux grandes familles spirituelles, ceux qui préfèrent une injustice à un désordre et ceux qui préfèrent un désordre à une injustice. Quand on accepte le désordre, il faut accepter d'avance toutes ses conséquences ; il faut s'écrier, avec Baudelaire, avec le poète qui, dans l'enthousiasme de ses vingt ans, monta sur les barricades de 48, mais qui ne fut jamais dupe : « Je dis : Vive la Révolution ! comme je dirais : Vive la destruction ! Vive l'expiation ! Vive le châtiement ! Vive la mort ! ». Certes, il est pénible de se résigner à une injustice, même nécessaire ; mais peut-on oublier que le désordre est lui-même par essence générateur d'injustices ? Si le malheur des temps veut qu'on soit obligé, à un certain moment, d'opter entre ces deux maux, l'hésitation n'est pas permise. Toujours et avant tout, doit être préféré l'ordre, l'ordre dans les institutions, l'ordre dans la rue, l'ordre dans les esprits, l'ordre garant de l'équilibre, mainteneur des sociétés policées, l'ordre con-

dition indispensable du bonheur commun. « L'acceptation d'une discipline, a écrit Barrès, est moins dure au demeurant, que l'entière liberté. » Nous n'avons que trop de penchant à revenir à une certaine indépendance native. Le vieux Corneille l'avait déjà noté : « Le danger fait un chef et la paix le défait ». En temps de paix comme en temps de crise, quand on ne se serre pas derrière le chef, quand on ne suit pas ses avis, quand on n'est pas fermement décidé à combattre le désordre sous toutes ses formes, il faut s'attendre au pire. Demeurons bien convaincus de cette vérité.

#### PRIMAUTE DE LA RAISON SUR LE SENTIMENT ET SUR L'IMAGINATION

Pour clore cette énumération des principes de vie opposés aux principes de désagrégation, aux principes de mort, nous dirons, enfin, qu'il existe, dans le domaine intellectuel, une hiérarchie des facultés, qui, elle aussi, doit être rétablie et respectée, la hiérarchie qui consacre la supériorité de la raison sur le sentiment et sur l'imagination. Rien n'amène des résultats plus désastreux que le renversement de cette subordination naturelle, à laquelle depuis plusieurs générations les Français se sont laissés entraîner. Par réaction contre les principes d'un classicisme essoufflé, tombé dans le poncif, ayant perdu sa vigueur créatrice, la mode s'est implantée chez nous, depuis la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, de faire une part de plus en plus large, dans le domaine de l'intelligence comme dans le domaine des conceptions politiques, aux impulsions émanant du cœur, de la sensibilité, de l'imagination. Une sorte d'attendrissement universel a succédé à la stricte constatation des faits, à la rigueur logique, aux froides déductions de la raison. La nation française a oublié les saines méthodes de jugement et d'action formulées par Descartes, le père de la pensée moderne ; elle s'est laissée influencer par les fallacieuses conceptions de Rousseau, inventeur du nihilisme politique et social. La plupart des problèmes ont été faussés, dans leur position même, par la tournure d'esprit mise à la mode chez nous par le philosophe genevois, nourri du sophisme de l'essentielle bonté native de l'homme perverti par la société. Cette aberration de l'esprit, qui consiste à tenir pour non avenue ce que la réalité peut avoir de déplaisant, à substituer à la claire vision des choses une appréciation systématique des faits, qui flatte nos aspirations affectives, nos désirs et nos appétits, a produit chez nous des ravages incalculables, dont la paternité remonte au romantisme. Préparé par Jean-Jacques, importé d'Angleterre et d'Allemagne entre les années 1820 et 1930, le romantisme a, sans doute, apporté à notre littérature un certain enrichissement ; il a réveillé chez nous l'aptitude lyrique, assoupie par l'usure interne du classicisme. En dépit de son clinquant, de sa boursoufflure et de sa prodigalité verbale, le romantisme n'est pas sans avoir inspiré de belles œuvres. Mais il a obnubilé, il a émasculé le clair génie de notre nation. Il a été non pas seulement une vogue littéraire, mais une sorte de maladie de l'âme, « la corruption des hautes facultés de la nature humaine, une désorganisation enthousiaste de la nature humaine civilisée » (Pierre Lasserre). Quand elle peint les faiblesses de l'homme, non comme des faiblesses, mais comme la partie la plus sacrée de sa nature, « quand elle prête le brillant de la beauté à des sentiments, à des passions qui, représentées dans leur essence vraie, donneraient une idée de dégra-

dation » (Pierre Lasserre), quand elle prône la supériorité de l'inconscient, de l'élémentaire, sur le réfléchi et le policé, la littérature devient un agent de désagrégation de la vie morale et de la vie sociale. Quels résultats bienfaisants pouvaient produire la protestation contre la nature, érigée en corps de doctrine, l'adoption d'une sorte de déraison systématique, le panégyrique du forçat sublime, de la courtisane vertueuse, l'éloge de l'insurgé, du réfractaire, de l'impuissant, du raté, l'apologie de l'amour souverain maître des hommes, l'apologie de la passion triomphante ? Comme il fallait s'y attendre, le sentimentalisme littéraire devait engendrer, et a engendré, pour notre malheur, le sentimentalisme politique. Que de choses il y aurait à dire sur ce chapitre, si nous en avions le loisir ! Que de mécomptes nous ont valu le tableau mensonger, tracé par M<sup>me</sup> de Staël, d'une Allemagne essentiellement rêveuse, idyllique et poétique ; l'ébriété mentale d'un Michelet, dressant, au nom de ses préférences personnelles, un réquisitoire véhément contre tout notre passé monarchique et chrétien, d'un Michelet flétrissant les principes politiques, sociaux et religieux qui constituent la substance même de notre pensée, l'armature de notre civilisation, d'un Michelet donnant à la nature, pour la présenter conforme à ses rêves, le même coup de pouce qu'il donne à notre histoire nationale pour la présenter conforme à ses théories, à ses préventions ; l'illuminisme d'un Quinet, avant qu'il n'ait trouvé son chemin de Damas ; le messianisme d'un Victor Hugo, fulminant du haut de son trépied démocratique-humanitaire, ses oracles, ses vaticinations insensées, dans lesquels l'hyperbole le dispute à l'amphigouri ? Il est impossible de calculer le mal qu'a fait à notre pays ce déchaînement de passion, cette débauche d'imagination. Devenue sourde aux appels, aux avertissements de la raison, en proie à un délire d'hypermensibilité, la France du XIX<sup>e</sup> siècle en est arrivée à vivre en état de transe, à se faire une vision hallucinée, une conception mythique et mystique du monde, aux antipodes de la dure réalité des choses. C'est ainsi que la France s'est laissée attirer dans le piège de 1870, qu'elle s'est laissée surprendre par la tempête de 1914, par l'ouragan de 1940. C'est le romantisme politique, c'est la méconnaissance du réel qui nous ont conduits à Sedan, à Charleroi, à la seconde occupation de Paris. Les trois périodes durant lesquelles la France s'est abandonnée aux ivresses de cette sensibilité divagante — 1860-1870 ; 1895-1910 ; 1930-1940 — représentent, dans notre histoire, trois périodes de déchéance intellectuelle, morale et politique, trois décades d'abandon, dont nos enfants auront à subir les conséquences de longues années durant. Il est temps que notre littérature rompe avec cet égoïsme morbide, avec ce pyrrhonisme élégant, avec ce dilettantisme voluptueux, qui a fait d'elle selon le mot terrible de Barrès, « une sorte de bouillon de culture, où grouillent toutes les espèces mortelles à une nation ». Il est temps que le snobisme de nos écrivains anarchisants et dadaïstes cesse de flirter avec les doctrines les plus délétères, que l'élite intellectuelle redevienne ce qu'elle a été aux grandes époques de notre histoire, le soutien moral de la nation, au lieu d'en être l'élément corrompé. Il est temps que nous prenions conscience des malheurs qu'a valus à notre pays l'adoption d'une esthétique et d'une politique aussi foncièrement déraisonnables. Les brumes du septentrion ne valent rien au clair génie de la France. « Un peuple ne recommence pas sa civilisation après quinze siècles sans tomber dans le désarroi moral et intel-

lectuel, dans l'anarchie politique. » Revenons aux principes latins, aux principes méditerranéens, qui ont fait la grandeur de notre pensée, la force de notre action. Souvenons-nous que la raison est un conducteur plus sûr que le sentiment, que la réalité est la tutrice des sociétés comme des individus. Faisons moins souvent appel à notre cœur et plus souvent appel à notre cerveau. Exorcisons définitivement les psychoses romantiques. Rétablissons le règne des facultés supérieures de l'esprit, l'organisation rationnelle de la pensée et de la vie. Réapprenons à examiner sous l'angle de la raison, et non sous l'angle du sentiment, les grands problèmes dont dépendent notre avenir culturel, notre avenir national. Opposons le réalisme salubre à l'invasion des chimères, génératrices de désillusions.

A la lueur des principes fondamentaux que nous avons tenté de dégager, les causes de la grandeur de la nation française au cours des âges, les causes de l'éclat et du haut renom de la civilisation française nous apparaissent plus distinctement. Aussi longtemps, je le répète, que ces principes ont été admis et respectés, notre nation a été puissante et glorieuse ; notre culture foyer lumineux de l'intelligence humaine, a fourni à l'humanité sa nourriture spirituelle. Quand, au contraire, ces principes ont été méconnus, abandonnés, la courbe de notre influence politique et morale n'a cessé de descendre, nous acheminant vers les plus douloureux revers, vers les plus sinistres mésaventures.

La leçon est facile à entendre et à retenir. Encore faut-il la reconnaître et l'accepter. Le courage militaire ne fait pas défaut chez nous, mais cette forme du courage ne suffit pas ; il faut lui adjoindre les doses nécessaires de courage intellectuel, de courage moral, de courage civique.

Il ne s'agit pas d'entretenir de bonnes intentions, de ces bonnes intentions dont l'enfer est pavé. Quand elles s'exercent maladroitement, irrationnellement, les meilleures intentions du monde ne conduisent qu'à l'insuccès. A ceux de nos contemporains, qui, la catastrophe survenue, s'abritent derrière la pureté de leurs intentions, invoquent pudiquement leur bonne volonté comme circonstance atténuante de leurs erreurs de jugement — « Nous sommes de bons Français, nous n'avons pas voulu cela ! » — j'ai coutume de faire cette réponse : « Sans doute, vous n'avez pas voulu cela, mais il arrive que l'on fasse le mal en voulant, en croyant sincèrement faire le bien. Louis XVI aspirait à perpétuer sa race sur le trône de ses ancêtres, et, cependant, par son incompréhension, par ses velléités contradictoires, il a été le fossoyeur de la monarchie. Gambetta a pu s'acquiescer des mérites aux heures sombres de la Défense Nationale ; il eût beaucoup mieux valu pour sa mémoire qu'il n'inscrivit pas, dans son programme électoral de 1869, la suppression des armées permanentes ». Il ne suffit pas de dire : « Je n'ai pas souhaité la catastrophe ». C'est une attitude trop facile, c'est une piètre justification. Il vaut mieux voir venir les mauvais jours et prendre les mesures susceptibles de les écarter. Si nous voulons prévenir de nouveaux malheurs, nous devons cesser de nous comporter en aveugles, en aveugles volontaires ; nous devons regarder la vérité en face, choisir le droit chemin et nous y maintenir résolument. Nous devons adopter de bonnes méthodes de pensée, de

conduite, de gouvernement. Efforçons-nous « d'abord » à bien penser. C'est le commencement, c'est la condition même de notre salut, de notre résurrection. Nous sommes encore, nous serons toujours exposés à toutes sortes de périls. « Une bonne terre attire les envahisseurs comme le rayon de miel attire les guêpes » (G. Hanotaux). Les défaites, les invasions n'ont jamais manqué à notre pays ; il a survécu à tous ses revers, à toutes ses fautes. La France survivra aux malheurs de l'heure présente, elle sortira de la terrible épreuve renouée, raffermie, retrempee, si elle veut bien réfléchir sur elle-même, réfléchir sur son destin, rechercher les causes de ses désastres, ne plus faire fi des leçons de l'expérience.

Au lendemain de la guerre de 1870, Louis Veuillot a écrit une admirable page, qui mérite mieux que l'oubli dans laquelle elle est tombée. Cette page, tous les Français devraient la connaître par cœur. « Le peuple de France parut longtemps le plus apte à la civilisation ; on tient encore que la civilisation ne saurait être complète que par lui et peut-être en lui. Il est actif, abrégiateur, né pour les arts, fécond en inventions du cœur, de la main et de l'esprit... (Malheureusement, ce peuple a un grave défaut)... Il est docile aux ambitieux, même sots, même sinistres, même gredins. Poussé par eux, il se livre à des folies sans nombre et sans mesure, si bien que le plus beau pays du monde est devenu la plus vaste maison de fous qui soit dans le monde et la plus mal tenue... Au milieu des emphases de ceux qui offrent au genre humain de lui bâtir des maisons d'or, de le nourrir avec des gâteaux et de le gouverner avec des erreurs, (nous proclamerons) : « On bâtit avec des pierres, on nourrit avec du blé, on gouverne avec des vérités révélées, antiques et certaines »... La France ne peut être grande et prospère qu'à la condition d'être bien assise dans son vieux fauteuil bien solide, bien ombragée de ses vieux arbres traditionnels, de ces vieux arbres que l'on sait cultiver et qui donnent de si bons fruits... » Que de leçons en quelques mots, quelle matière à nos méditations !

Ce propos nous rappelle que l'aiguille tourne sans cesse au cadran de l'histoire. Il n'y a de fatalités historiques que celles auxquelles on se résigne. La société de demain est fille de la société d'hier. Que nous le voulions ou non, nos actes nous suivent ; nos actes nous engagent ; ils engagent nos enfants, notre descendance immédiate, notre lointaine postérité. Chaque peuple a le destin qu'il se fait lui-même, le destin dont il est digne, le destin qu'il mérite. Notre passé est aussi vieux que le plus vieux monde d'Occident ; « notre histoire est un fleuve d'héroïsme, de patience et d'énergie » (Pierre Lasserre). Si nous ne restons pas fidèles à nos traditions, si nous persévérons dans l'erreur, si nous ne répudions pas les principes désorganisateur, si nous ne nous employons pas à restaurer les valeurs spirituelles, les valeurs idéales, en voie de perdition, si nous ne nous déterminons pas à rentrer dans les voies salvatrices de la raison, de l'ordre, de la cohésion, de l'abnégation, notre pays continuera à s'amenuiser, à décliner. « Tout est à changer, tout est à reconstruire » (Robert Sadoul). Pour refaire la maison France, il nous faut une génération forte, dure, austère, qui tourne le dos délibérément aux solutions de facilité, aux utopies pernicieuses. « Faire des enfants, a dit Joseph de Maistre, n'est que de la peine ; faire des hommes, voilà le grand accouchement. » Cette génération nouvelle, nous ne l'obtiendrons que si nous respectons les préceptes

qui ont fait la grandeur de notre pays, que si nous respectons les lois fondamentales de la vie sociale et politique, de la morale et de l'art. Ces lois n'ont rien à voir, d'ailleurs, avec la forme de notre gouvernement. Quel que soit notre gouvernement de demain, elles valent en elles-mêmes, par elles-mêmes, indépendamment de la nature des institutions sociales et politiques à l'intérieur desquelles notre vie nationale est appelée à se poursuivre.

Dans le monde occidental, il y a eu « le miracle grec » ; puis, quelques siècles plus tard, il y a eu « le miracle français » ; l'histoire n'en mentionne pas d'autre qui puisse leur être comparé. Les Grecs ne connurent pas « l'idole romaine de l'unité » ; ils gardèrent le goût de la liberté, de la liberté qui dégénère en licence, « le goût de la « liberté dont on meurt » (Charles Maurras). On peut appliquer cette définition aux Gaulois et à leurs descendants. Sachons nous souvenir. « Il n'y a pas de peuples jeunes et de peuples vieux ; il y a des peuples qui restent fidèles à leur vocation et d'autres qui la trahissent. Il y a des peuples qui connaissent et qui observent les règles éternelles de la vérité politique et il y en a d'autres qui les méconnaissent ou qui les violent » (René Gillouin). Sur la vertu des enseignements que comporte l'histoire, les citations se pressent en foule à mon esprit, plus topiques les unes que les autres. « Le véritable patriotisme n'est pas l'amour du sol, c'est l'amour du passé, c'est le respect pour les générations qui nous ont précédés » (Fustel de Coulanges). « L'erreur la plus fâcheuse est de croire qu'on sert sa patrie en calomniant ceux qui l'ont faite » (Renan). « La mémoire des peuples assure leur salut, elle aide aux précautions, c'est l'oubli qui est inhumain » (Charles Maurras). Au lieu de mépriser, de décrier nos devanciers qui ont construit la France, honorons-les, appliquons leurs préceptes, suivons leur exemple. « On a endormi la France sous l'incantation des mensonges » (André Suarès). Il nous appartient de réagir contre « la tartufferie meurtrière de certains mots, des mots qui trompent comme des filles ». Il nous appartient de faire une chasse énergique, une chasse impitoyable aux fictions, aux fictions deux et trois fois cruelles, « parce qu'elles falsifient le passé,

pour corrompre le présent » (Charles Maurras) et pour compromettre l'avenir.

Parlant de la culture française, l'Allemand Nietzsche, à qui la nouvelle de l'incendie de Paris par la Commune arrachait des sanglots, a dit : « Tout ce que l'Europe a connu de noblesse, noblesse de la sensibilité, du goût et des mœurs, noblesse dans tous les sens du mot, tout cela est l'œuvre de la civilisation propre de la France ». Nous sommes les fils d'une race ancienne et forte, les héritiers d'une civilisation millénaire. « Il y a mille ans que toutes les clartés du monde convergent en France ou en ruissellent » (Sainte-Beuve). Pareille situation nous crée des devoirs. Noblesse oblige. Nous ne nous appartenons pas tout entiers ; nous n'avons pas le droit de nous laisser frapper de déchéance, de nous résigner à la médiocrité. Nous avons pu nous laisser égarer, nous laisser intoxiquer, mais il n'y a pas lieu de désespérer pour autant. Notre sang n'est pas appauvri ; il renferme encore du fer ; nous ne sommes pas mortellement anémiés. Les épreuves, les souffrances de l'heure présente sont plus que suffisantes pour dessiller nos yeux. Elles ne peuvent pas ne pas nous instruire, ne pas nous assagir.

Comment éviterons-nous de tomber dans de nouvelles errances ? Nous disposons, pour cela, d'un guide infailible. Il nous suffit de saisir à nouveau la tutélaire main courante de nos traditions nationales, un moment délaissées, de ces traditions qui tiennent dans ces quelques mots, qui constituent les fondements de la Révolution Nationale : idéal, ordre, discipline, sacrifice, raison agissante. « Ce n'est pas l'heure de geindre et de rechigner à la tâche ; c'est l'heure de retrousser ses manches et de se colleter avec le jour qui vient » (Romain Rolland). Daignons rechercher les traits essentiels, les caractères profonds et permanents de notre génie national. Pour les découvrir, cherchons-nous nous-mêmes, en nous contemplant dans le miroir de nos gloires passées. S'il consent à faire cet examen, le peuple français se retrouvera bien vite, « tel qu'en lui-même, enfin, l'éternité le change ». La France s'épanouira à nouveau. Nos enfants verront, nous-mêmes, peut-être, nous verrons le robuste tronc français, dont la sève généreuse est loin d'être épuisée, reverdir et rejailir.

# SOUVENIRS DU SUD-ANAM

## CAMOISSON

par G. MOTTE (1)

**I**LS étaient deux, qui se tenaient droits, le casque à la main, dans le soleil éblouissant de midi.

Seul Français, dans ce coin perdu de Ninchu, port de débarquement de Phanrang, je déjeunais de bonne heure, pour essayer de faire la sieste, et mon boy effaré, venait de me réveiller.

Ils étaient deux ! Et quels deux !



... ils étaient deux ! Et quels deux ! ...

L'un, le plus grand, presque un géant, sec, basané, un nez de faucon, des yeux farouches sous des sourcils touffus, portait un costume innarrable à petits carreaux blancs et noirs, retenu à coups de ficelles ; des espadrilles, une besace et une carabine, un bâton de deux mètres le complétaient, et faisaient du tout un individu que l'on aurait pas voulu rencontrer en pleine brousse.

Le plus petit ressemblait à... (je m'excuse, mais c'est la seule ressemblance qui me vînt à l'idée) ressemblait à Rudyard Kipling... un Kipling tout petit, miteux, piteux, mais dont il avait les traits, les moustaches et les lunettes.

Son costume annamite, sale et déchiré ne se décrit pas ; comme son compagnon, il portait une besace, une immense carabine, et tenait un bâton.

Mais, à l'inverse de l'autre, ses yeux bleus étaient pleins de candeur, et c'est lui, d'une petite voix de fausset qui m'interpella.

« Pardon, Monsieur, c'est bien ici le bureau de la correspondance des Messageries Maritimes ?

— Oui, qui êtes-vous ?

— Excusez ? Je me permets de nous présenter : Tardy, maréchal ferrant... et Camoisson, votre serviteur, professeur, instituteur.

— Et d'où diable venez-vous ?

— Du Darlac, Monsieur, avec le troupeau de chèvres qui est derrière vous !

Et effectivement, maintenues par un être moitié annamite, moitié moi, un troupeau d'une centaine de chèvres s'égaillaient le long des buissons de cactus et d'euphorbes.

— Et où allez-vous ?

— Voilà ! Nous voudrions embarquer notre troupeau sur l'annexe qui doit arriver demain, la « Gironde »... je crois ; ça vaut gros ces bêtes-là à Saigon !

— Bon ! Entrez d'abord, venez prendre l'apéritif, vous restaurer et nous causerons !

— Ce n'est pas de refus, je vous l'assure », dit le forban !

En ce temps-là, 1905, l'hospitalité dans la brousse était un rite obligatoire, auquel personne ne cherchait à se soustraire ! Les mœurs ont, hélas ! bien évolué.

Bien restaurés à la fortune du pot, une cigarette dans leur barbe de quinze jours, ils me firent part de leurs désirs.

« Monsieur, me dit Camoisson, nous avons épuisé tout notre viatique, et nous nous trouvons dans une situation déplorable ; « Audaces fortuna juvat » ! (Camoisson se piquait d'avoir

(1) Cette nouvelle a obtenu un des cinquièmes prix décernés par le jury de notre concours.

des lettres). Mais, pas pour nous, car, c'est triste à dire, le troupeau de chèvres que vous voyez là constitue toute notre fortune !

— Alors ?

— Alors, nous avons recours à vous, et vous demandons d'obtenir de la Compagnie le transport de nos bêtes sur la « Gironde », payable à Saigon, où nous avons des amis, et vous mettez le comble à votre faveur, si vous avancez le prix du passage à l'un de nous ? L'autre restera !

— O.K., dis-je ! Qui part de vous deux ?

— Tardy !

— Bon ! »

Et le lendemain Tardy, une flamme de Frère de la Côte dans les yeux, s'embarquait sur la « Gironde » avec ses chèvres ! Nous ne le revîmes jamais plus et ne reçûmes jamais rien de lui.



... Casserole, ainsi dénommé parce qu'il en avait toujours une au dos, accrochée par une ficelle...

Je restais donc dans ce bled du Sud-Annam, avec le professeur Camoisson, et son boy Casserole, ainsi dénommé parce qu'il en avait toujours une au dos, accrochée par une ficelle.

Ce n'était pas pour me déplaire !

Seul à vingt-cinq ans, sans autre distraction que la chasse, la pêche et le passage des courriers de l'annexe tous les quinze jours, le professeur fut pour moi une compagnie fort agréable.

Poli et instruit, philosophe, comment diable ce professeur de quarante ans, Jurassien d'origine, avait-il échoué en Annam, en com-

pagnie de Tardy, maréchal ferrant ? Je ne le sus jamais.

Je compris pourtant, une fois, qu'ils s'étaient embarqués à Port-Saïd, où ils avaient une chambre à l'hôtel de Lesseps... à l'abri de la statue, au bout de la jetée !

Camoisson était un classique, et ses livres préférés étaient l'« Iliade » et l'« Odyssée », dont il me citait des passages entiers !

« Lorsque les Grecs aux blanches cnémides quittèrent les rives de leur patrie pour Ilion... » me disait-il. Ah ! Monsieur ! C'était le beau temps de la navigation à voiles ! Que ne suis-je né au temps d'Achille et d'Ulysse ! »

Pour contenter son désir, je lui en fis faire de la navigation à voiles ; vous allez en juger !

18 avril 1905 ! C'est une date inoubliable pour le vieux broussard que je suis.

Tous les matins, avec le fidèle Camoisson, nous profitions du lever du jour, pour faire un tour sur la plage !

C'était l'heure exquise, celle que tous ceux qui ont vécu à l'ombre de la chaîne Annamitique ont toujours préférée ; la montagne passe du noir au mauve foncé. Les sommets se détachent si nettement sur le bleu du ciel que l'on en compte les arbres. La mer roule doucement à vos pieds ses vagues venant peut-être de Bornéo et y déposent des coquillages et des choses inconnues.

Et, d'un coup, c'est l'embrasement ; le soleil absorbe tout dans sa puissante lumière, et la journée commence.

Dans cette lumière un indigène venait en courant, suivant la plage.

« Monsieur ! Monsieur ! me dit-il, j'arrive de Eanghoi ; la baie de Cam-ranh est couverte de bateaux de guerre, au moins cent ! »

Je n'étais pas sans savoir qu'en octobre 1904, la 2<sup>e</sup> escadre russe, sous pavillon de l'amiral Rojestvensky, avait quitté Libau, à destination de l'Extrême-Orient, au secours de Port-Arthur et de la première escadre.

Ce ne pouvait être que l'escadre russe !

— « Monsieur ! Russos achètent beaucoup quelque chose manger ! Tous Annamites vendre ; un poulet ou un canard, une pièce en or ! Au revoir, moi aller faire provisions ! »

Il n'y avait aucune raison, dis-je à Camoisson, pour que moi aussi je ne profite de l'aubaine !

Je fis seller mon cheval, allai à Nai, village sur la lagune, me mis en rapport avec le Ly-Truong, maire du village, et avec le Chinois A-Sui, mon compradore des Messageries.

A 10 heures, deux grosses jonques étaient devant mon magasin ; tout le monde s'y mit,

et à minuit tout était chargé : cochons, moutons, volailles, riz, tabac, liquides...

J'allais m'embarquer lorsque Camoisson, suivi du fidèle Casserole me dit : « Emmenez-moi, Monsieur, je ne suis pas gênant, et j'aime tant la voile ! »

— Si vous voulez, lui dis-je, embarquez. »

Camoisson s'engouffra dans le faux-pont, installa une lampe et une pipe à opium et, Casserole en face de lui, sombra dans le Nirvana !

Au petit jour, j'étais devant la baie de Camranh.

Je vis passer à côté de moi les quatre transports, véritables transatlantiques qui s'appelaient « Kiew », « Kitay », « Jupiter » et « Prince-Gortchakoff », escortés de croiseurs.

« — Monsieur, me dit le Tai-cong, la flotte fiche le camp ! » Je commençais à en avoir peur, mais seuls ces quatre transports firent demi-tour, en direction de Saigon.

Le jour était complètement levé, lorsque je vis, barrant l'entrée de la rade deux croiseurs, des torpilleurs de grand'garde, et quelques vedettes ; je mis mes deux jonques l'une derrière l'autre et continuai à avancer doucement, lorsque soudain une vedette se détacha comme une flèche, vint droit sur moi, et stoppa bord à bord.

Un officier russe très élégant, tout de blanc vêtu, sauta sur le pont de ma jonque, accompagné de quatre matelots, géants blonds, armés de pied en cap.

« Que venez-vous faire ici ? dit-il en excellent français.

— Vous vendre des vivres !

— Bien ! »

Il fit un signe et deux géants s'engouffrèrent dans la cale ; mais quelle ne fut pas ma stupeur, car je l'avais complètement oublié, lorsqu'ils en ressortirent, tenant suspendu comme une marionnette, mon pauvre Camoisson gesticulant et tremblant d'effroi.

Or, si Camoisson ressemblait vaguement à Kipling, il ressemblait bien davantage avec son teint jaune et ses lunettes... à un Asiatique.

L'officier fit un signe, tira son revolver, me le mit sur la poitrine, pendant que les deux autres matelots m'immobilisaient.

On ne plaisantait pas à l'escadre russe !

« Quel est cet homme ? » me dit l'officier.

Alors, et je garantis la véracité de ce que je raconte, malgré le tragique de la situation, j'eus en voyant Camoisson, pendu et hoquetant, ses pieds nus à un pied de terre, un vague sourire, pas très gai, comme vous pensez !

L'officier l'enregistra, regarda Camoisson, sourit aussi, et abaissa son revolver.

« Qui êtes-vous ? »

— Je ne suis pas Japonais... je suis Fran-

çais... je, je suis d'Arbois...

— Où ça, Arbois ?

— Dans... dans le Jura...

— Ah ! Ah ! Quel chef-lieu ?

— Lons-le-Saulnier...

— Sous-préfectures ?

— Dôle, Poligny, St-Claude... gémit Camoisson qui n'était pas professeur pour rien !

— Lâchez-le. Vous avez de la chance que j'aie habité longtemps la France ! Avec un autre, vous étiez cuit ! »

Camoisson s'effondra comme un pantin cassé !

L'officier, après une minutieuse visite des deux jonques me donna une cigarette, et rembarqua.

Je regardai Camoisson, qui reprenait vie.

« J'ai bien cru, mon pauvre ami, que l'heure de mon trépas était venue, et la vôtre aussi ? »

— « Nigro notanda lapillo » ! gémit le héros.

— Qu'est-ce que ça veut dire, Camoisson ?

— Jour néfaste à marquer d'une pierre noire !

— Je le crois aussi, mais je vous dirai cela à la fin de la journée ! »

Et la vente fut fructueuse ; tout se vendait sous palan (car il était interdit de monter à bord), au poids de l'or et des roubles, car les Russes n'avaient pas d'autre monnaie.



... desmarins pendaient aux vergues...

J'ai reçu en paiement des livres sterlings et des pièces d'or de tous les pays ; je reçus même une pièce de 20 francs de Napoléon I<sup>er</sup>, empe-

reur et roi d'Italie, 1810 (émise lorsqu'il ceignit la couronne des rois Lombards, me dit le professeur Camoisson !).

De quels bas de laine, datant de la campagne de Russie, sortaient toutes ces pièces ?

Je laissai Camoisson sur les jonques, le soir venu, et je regagnai Banghoi en sampan ; je longeai le cuirassé « Amiral-Souvaroff » et le « Borodino », qui devaient sombrer héroïquement à Tsushima ; des marins pendaient aux vergues ! Déserteurs, me dit-on !

Je croisai le « Descartes », commandé par l'amiral de Jonquières, seul croiseur français au milieu de l'escadre russe.

Partout, des charbonniers allemands de la Hamburg America Line, ravitaillaient les cuirassés et les croiseurs en combustible ; les ponts disparaissaient sous des montagnes de charbon, afin de ménager le plus possible celui des soutes. Tout était sale et noir. Ah, elle n'était pas reluisante, l'escadre, après ce périple de six mois et de plus de 16.000 milles ! N'empêche que tous les marins du monde ont admiré ce tour de force exécuté par Rojestvensky, avec de vieux raffiot !

Après une nuit de cheval, je rentrai à Ninh-chu, où me rejoignit Camoisson, avec ses jonques !

Et la vie continua, fiévreuse pour ma jeune ambition, calme et douce pour l'ineffable Camoisson.

Je quittai Ninh-chu et les Messageries, quelque temps après, et installai un hôtel à Phan-rang, où commençaient les études du chemin de fer de Nha-trang et de Dalat.

Et quel hôtel ! Mais ceci est une autre histoire... comme dirait Camoisson !



... Camoisson rêvait d'Olympe et de déesse...

Le professeur partageait ma table, mais ne voulut jamais me priver d'une chambre ; il couchait sur la glacière, qui était un énorme bloc de maçonnerie ; c'est plus frais, me disait-il, mais je savais à quoi m'en tenir !

Le soir venu, les clients retirés, Casserole installait la fumerie et Camoisson rêvait d'Olympe et de déesse !

Mais, où et comment achetait-il l'opium, me direz-vous ?

Casserole est certainement le boy le plus extraordinaire que j'aie connu. Il était pour son maître le plus dévoué des serviteurs, plus fidèle qu'un chien. Camoisson, tout en tirant sur le bambou, lui racontait la guerre de Troie ; l'autre n'y comprenait rien, ne répondait jamais, mais remerciait son maître à sa façon, car l'on m'affirmait que le matin, au marché, il volait les marchandes pour acheter de l'opium à son maître.

Camoisson me racontait que dans la brousse du Darlac, malade et sans un sou, Casserole ne l'avait jamais laissé manquer de quoi manger et fumer. Il était unique en son genre.

Un beau matin je vis arriver à mon bureau un Camoisson rayonnant.

« Patron, « Alea jacta est ». Ma fortune est faite.

— Où ça ?

— Je pars pour le Thanh-hoa.

— Et pour quoi faire ?

— J'ai un ami qui m'écrit qu'il y a de l'or à gagner en achetant la cannelle au pays Muong, et en la descendant à Thanh-hoa.

— Mais, j'ai entendu dire qu'il y a une régie, Camoisson ; il me paraît que votre affaire frise la... contrebande ? Qu'en pensez-vous ? Enfin, partez, mon vieux, et devenez riche !

— C'est que, patron, je voulais vous dire, il me manque... le nerf de la guerre.

— Combien ?

— Cent piastres ! Oh ! Mais je vous laisserais en gage... mon Mannlicher ! »

Or, le Mannlicher en question était une arme de musée, sans cartouche et désuète !

Mais j'avais une réelle affection pour ce pauvre bougre de doux dévoyé, qui vivait depuis si longtemps dans mon ombre. Je lui donnai ses cent piastres, et il partit un beau matin, le baluchon sur l'épaule, s'embarquer à Ninh-chu et en chantant, car il avait été en Afrique : « Pan, Pan, l'Arbi »...

Le fidèle Casserole le suivait portant la valise et son éternelle casserole.

Et je ne les revis plus.

J'appris, six mois après, par un fonctionnaire venant de Thanh-hoa, qu'il était redescendu de la montagne dans un état déplorable, et était mort misérablement à l'hôpital.

Ainsi finit Camoisson, professeur et aventurier.

# ETIENNE AYMONIER (1844-1929)

par J. D.

UNE Association Aymonier vient d'être créée au Cambodge sur le modèle et à l'exemple de l'Association Alexandre-de-Rhodes. Son ambition est de travailler sur le plan intellectuel au bon développement des relations franco-cambodgiennes. Ses moyens d'action sont un journal en langue française (le « Radio-Bulletin »), un journal en langue cambodgienne (le « Kampuchéa ») et une organisation d'éditions bi-lingues qui ont inscrit à leur programme des œuvres littéraires, des documents, des ouvrages techniques.

Pourquoi cette Association a-t-elle choisi comme parrain Etienne Aymonier, ancien officier d'Infanterie coloniale et ancien fonctionnaire des Services civils ? Les lecteurs de la Revue « Indochine » nous sauront gré de rassembler en une brève notice les renseignements biographiques et bibliographiques trouvés çà et là sur ce khmémisant de la première heure, spécialiste par ailleurs des questions cham, qui s'est distingué comme explorateur, comme archéologue et comme linguiste.

Etienne François Aymonier est né au Châtelard, en Savoie le 26 février 1844. Il entre à Saint-Cyr en 1866, est nommé sous-lieutenant en 1868 et arrive à Saigon le 19 octobre 1869.

A peine a-t-il débarqué dans la colonie qu'il se passionne pour l'étude des mœurs et des langues, ce qui l'amène à se faire placer hors cadre à la direction de l'Intérieur comme inspecteur stagiaire des Affaires indigènes. Alors commence pour lui une carrière dont l'activité se partage entre la Cochinchine, le Cambodge et le Sud-Annam.

Nommé inspecteur de 4<sup>e</sup> classe le 1<sup>er</sup> janvier 1872, il part le 31 mars 1872 pour Tra-vinh en qualité d'adjoint. C'est dans cette province, où la population est en majeure partie cambodgienne, qu'il commence à s'intéresser à la langue khmère, et c'est sans doute ce début de spécialisation qui motive son affectation à Phnom-penh, le 1<sup>er</sup> avril 1873, comme adjoint à Moura, représentant de la France auprès de S. M. Norodom.

En 1874, nous le retrouvons à l'Inspection de Hatien où il fait un intérim et se voit chargé de vérifier la délimitation de la frontière cambodgienne. La même année, il est appelé à professer le cambodgien au Collège des Administrateurs stagiaires à Saigon, et publie ses premiers ouvrages de linguistique cambodgienne, dont un dictionnaire qui, au dire des spécialistes, n'a pas encore été remplacé.

En janvier 1875, il est chargé du service de la justice indigène, et reçoit un avancement ; au mois de mai, il prend un congé et rentre en France.

La séduction qu'exerce sur lui l'étude des langues est déjà très forte, car il sollicite la création en sa faveur, à l'Ecole des langues orientales vivantes, d'une chaire de cambodgien. Il n'obtient pas satisfaction, car la colonie le tient pour un de ses bons administrateurs et le réclame avec insistance.

De retour en Indochine en 1876, il est envoyé à Phnom-penh comme adjoint à Philastre. Il repart pour Saigon en 1877 et y est nommé directeur du Collège des Administrateurs stagiaires. Ses chefs estiment à ce point les services qu'il rend par sa connaissance de la langue cambodgienne, qu'il est proposé pour la Légion d'honneur et qu'une décision du Vice-Amiral Lafont, alors Gouverneur de la Cochinchine, le désigne comme remplaçant

de Moura au poste de représentant du Protectorat du Cambodge.

Il occupera ce poste du 1<sup>er</sup> janvier 1879 jusqu'au 10 mai 1881, et c'est pendant ce séjour qu'il effectuera, à l'intérieur du pays, des reconnaissances et des excursions dont l'archéologie et l'épigraphie indochinoises, sciences qui étaient encore à leurs débuts, devaient tirer un si grand profit. Il pousse jusqu'à Han-Chey, sur le Mékong — lieu bien connu aujourd'hui des jeunes Cambodgiens —, explore les abords du lac, visite la province de Kompong-Svay (actuellement Kompong-Thom).

En mai 1881, il rentre en France, nanti d'une riche documentation épigraphique qui intéressera à tel point des orientalistes comme Barth, Senart et Bergaigne, qu'ils persuadent Aymonier de poursuivre ses recherches. C'est sur leurs instances, vraisemblablement, que le ministère charge Aymonier d'une mission officielle, et le voici de retour à Saigon en février 1882.

Au cours de cette mission, il parcourt le Cambodge, le Laos, les régions cham du Sud-Annam et rapporte plus de deux cents estampages d'inscriptions anciennes et modernes. On trouvera la relation de ces voyages dans le « Bulletin de la Société de géographie » de 1892. De cette situation équivoque d'administrateur chargé de mission scientifique naissent certains froissements avec ses chefs. Lemyre de Villers, premier gouverneur civil de la Cochinchine, ne fait rien pour faciliter la tâche d'Aymonier : bien au contraire. N'avait-il pas conçu l'ambition de se faire, lui aussi, une réputation d'archéologue ? Toujours est-il qu'il reproche à Aymonier de lui avoir « coupé l'herbe sous les pieds » et manifeste son mécontentement en lui faisant refuser par le Conseil colonial le vote des crédits nécessaires au paiement de sa solde d'Indochine. Aymonier doit recourir au ministre, et il faut l'arrivée de Thomson, successeur de Lemyre de Villers, pour que satisfaction soit donnée à notre explorateur.

La mission d'Aymonier dans le Sud-Annam est brusquement interrompue à Quinhon, en juillet 1885, par les troubles qui suivirent le guet-apens de Hué contre le général de Courcy. Aymonier doit abandonner tout espoir de poursuivre ses travaux et rentre en France. Pour estimer à leur prix les recherches auxquelles il venait de se livrer et les documents qu'il rapportait, il suffira de se référer au bel éloge que fait Louis Finot (cité par M. Cœdès dans le « B.E.F.E.O. ») de « cette remarquable exploration du Cambodge, du Laos et de l'Annam, qui mettait bientôt entre les mains des savants une splendide moisson épigraphique. A la lecture de ces documents, la brume de légendes qui masquait le passé de l'Indochine se dissipa comme par enchantement et dévoila d'un seul coup cinq siècles d'histoire. Les découvertes ultérieures n'ont fait que compléter sur des points de détail les faits révélés ».

En 1886, il est nommé Résident de la province de Binh-Thuan, où il accomplit un remarquable travail de pacification et d'organisation administrative ; sa réussite lui vaut la croix d'officier de la Légion d'honneur.

Nous avons vu jusqu'ici Aymonier, après un bref passage dans l'armée, se distinguer principalement comme linguiste, comme explorateur et comme épigraphiste. Le jugeant comme fonctionnaire, la

plupart de ses chefs louent son dévouement, son intelligence vive et sa grande capacité de travail. Certaines réserves semblent toutefois trahir un manque d'indulgence pour son activité extra-administrative. Comme la plupart de ceux qui furent les pionniers de l'installation française dans le Sud-Indochine, il avait été saisi de cette fièvre d'archéologie dont un Mouhot, un Francis Garnier, un Doudart de Lagrée, un Moura subirent avant lui les atteintes. Soldats, marins ou fonctionnaires, ceux qui sentaient s'agiter en eux le démon de la curiosité et de la recherche, ne crurent pas que leurs préoccupations politiques et administratives pourraient souffrir de leur activité scientifique.

Aymonier eût donc été excusable d'avoir oublié son métier d'administrateur. Sa première expérience d'autorité, il l'avait faite au Cambodge, comme représentant du Protectorat, du 1<sup>er</sup> janvier 1879 au 10 mai 1881. Il avait eu alors à se débattre au milieu d'intrigues de toutes sortes, et surtout à lutter contre l'inertie qu'opposait à toutes les tentatives de réforme un pays qui sortait à peine d'une longue torpeur. L'épreuve du Binh-Thuan — des troubles à apaiser, une administration à mettre au point — lui offrit l'occasion de montrer sa valeur de chef et le rendit à sa vocation première.

Officier, il pacifie ; administrateur, il organise, et bientôt s'attache d'un tel cœur à la protection et au relèvement de ses administrés, qu'il conçoit et soumet à ses chefs un projet de regroupement de la minorité cham. Il rêve de les constituer en principautés qui sépareraient administrativement l'Annam et la Cochinchine. Sous sa plume, nous voyons se formuler une conception toute nouvelle alors, celle de « l'Union Indochinoise ». C'est en considérant les intérêts futurs de cette union qu'il forme des plans. Ils étaient hardis pour l'époque et ne furent pas retenus par ceux qui avaient la responsabilité d'organiser la paix en Indochine. Aujourd'hui que la protection des minorités raciales est l'un des soucis de la politique fédérale et inspire certaines mesures administratives, n'est-ce pas justice de rappeler les vues d'Aymonier ?

Nous voici en 1889. Les longs séjours dans la forêt, à la recherche des monuments et des inscriptions, à la poursuite des rebelles, ont ruiné la santé d'Aymonier. Dysenterie, troubles hépatiques le contraignent à rentrer en France. Il ne reviendra plus en Indochine. Il est nommé administrateur-conseil et directeur de l'Ecole coloniale nouvellement créée et gardera cet emploi jusqu'en 1905, qui sera l'année de son admission à la retraite comme Résident Supérieur honoraire et chef de bataillon.

De 1889 jusqu'à sa mort survenue en 1929, il occupera ses loisirs de fonctionnaire à la rédaction d'ouvrages où il utilise les matériaux amassés pendant son séjour en Indochine, et dont le plus important sera son « Cambodge » en trois volumes.

Cette brève notice aura-t-elle suffi à dessiner la curieuse figure d'un administrateur passionné d'archéologie, de linguistique et d'histoire ? Il n'en fallait pas tant pour qu'une Association franco-cambodgienne fût bien fondée à revendiquer son parrainage. Et pourtant, si nous interrogeons aujourd'hui les Cambodgiens instruits et les Français khmémisants sur les raisons de leur sympathie pour Aymonier, il n'est pas sûr que ses travaux les plus sérieux et les plus poussés parviennent à primer dans leur esprit et dans leur cœur la reconnaissance qu'ils vouent à l'auteur des « Textes khmers ». C'est par ce modeste recueil simplement polycopié à Saigon en 1878 que les types cambod-

giens les plus vivants de la littérature cambodgienne se sont installés dans notre intimité. « A Lev. Thmenh Chey », le juge-lièvre, tous les héros, tous les mauvais garçons de ces fabliaux où des auteurs anonymes ont traduit d'un style cursif le génie comique et villonesque du vieux « srok », nous ne les connaîtrions pas si Aymonier n'était allé les chercher pour nous dans les fragiles satras en feuilles de latanier où ils risquaient d'être enfouis à jamais. Si l'Association Aymonier cherchait le moyen d'honorer familièrement, et de manière à toucher vraiment le cœur des Cambodgiens, la mémoire de ce khmémisant fervent, pourquoi ne publierait-elle pas, en français et en cambodgien, ces « Textes khmers » ? L'ouvrage plaira, n'en doutons pas et, de cet hommage, l'ombre d'Aymonier se réjouira, en attendant que quelque monument commémoratif, plus voyant qu'une plaque dans une rue de second ordre, vienne solidement installer son souvenir dans la capitale d'un pays qu'il aima comme une seconde patrie.

N. B. — Nous devons aux archives de M. Taboulet, si riches en documents sur le passé récent du Cambodge et de la Cochinchine, la plupart des précisions données par cette notice. Puisse M. Taboulet nous donner bientôt le grand ouvrage qu'il prépare. C'est à une notice nécrologique de M. Cédès, parue dans le « B.E.F.E.O. », que nous avons emprunté le jugement de Louis Finot. Cette notice est à lire par tous ceux qui s'intéressent aux débuts de l'archéologie et de l'épigraphie cambodgiennes.

#### BIBLIOGRAPHIE DES PRINCIPAUX TRAVAUX D'AYMONIER

*Dictionnaire français-cambodgien*, précédé d'une notice sur le Cambodge et d'un aperçu sur l'écriture et la langue cambodgiennes. Saigon, Impr. coloniale, autographié, in-4, 1874.

*Cours de cambodgien* professé au Collège des Stagiaires, Saigon, autographié, in-4, 1874.

*Dictionnaire khmer-français*. Saigon, in-8 (autographié), 1878.

*Chronique des anciens rois du Cambodge*, traduct. et commentaires par Et. Aymonier (Excurs. et Reconnaiss., Saigon, 1880, n° 4).

*Textes khmers*, publiés avec une traduction sommaire. Saigon, Impr. coloniale, br. in-4, 1878.

*Recherches et mélanges sur les Chams et les Khmers* (Excurs. et Reconnaiss., n° 10, 1881).

*Quelques notions sur les inscriptions en vieux khmer* (Extr. du *Journal asiatique*, mai-août, sept. 1888). Paris, Impr. Nationale, in-8, 1885.

*Epigraphie cambodgienne*, Saigon, Impr. du Gouv., br. in-8, 1885.

*Lettre de M. Aymonier sur son voyage à Binh-thuan* adressée à M. le Gouverneur de la Cochinchine, 1885, Saigon, Impr. coloniale, br. in-8, 1885.

*Voyage dans le Laos*, 2 vol., gr. in-8 (Ann. du Musée Guimet, 1895-1897).

*Grammaire de la langue chame ou tchame* (Extr. des Excurs. et Reconnaiss., Saigon). Paris, E. Leroux, in-8, 1889.

*Nos transcriptions, études sur les systèmes d'écriture en caractères européens adoptés en Cochinchine* (Extr. des Excurs. et Reconnaiss., 1886). Saigon, Impr. coloniale, br. in-8, 1890.

*Une mission en Indochine*, Relation sommaire (Extr. du Bull. Soc. Géog., 2<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup> trim. 1892). Paris, Soc. de Géog., br. in-8, 1892.

*Recherches sur les Chams et les Khmers*. Paris, E. Leroux, 2 part. in-8.

*Le roi Yacouarman dans actes du congrès des Orientalistes*. Paris, 1897.

*Le Cambodge*. Paris, E. Leroux, 3 vol. gr. in-8, fig., cartes, 1900-1903.

*Dictionnaire cham-français*, comprenant les dialectes de l'Annam et du Cambodge, en collaboration avec A. CABATON. Paris, E. Leroux, in-8, 1906 (Publ. Ecole Française d'Extrême-Orient).

*Equitables jugements des Boddhisatwa* (textes khmers) recueillis par Aymonier, trad. par J. TAUPIN (*Revue d'Asie*, Paris, janvier 1901).

(Voir page 20 le portrait d'Aymonier.)

# Un carrefour de tribus : Attopeu

par Claude PERRENS

*A la mémoire de Thao KITH*

**L**E délégué m'attendait sous les hautes frondaisons dont l'ombre portée faisait des taches dans le glissement mélodieux de la Sénoille ; il me parut à la mesure des arbres, grand, calme, pétrifié dans un vêtement blanc, sans doute taillé dans un rayon de la lune qui nous éclairait.

Le bac se rapprocha de la rive où commence le pays kha : des hommes minces, légers, maniaient des perches aussi souples, aussi flexibles que leurs corps ; ils étaient nus, ou presque, et beaux ; ils dirigeaient le bac comme un instrument mystérieux plein de maléfices ; à terre, des formes féminines accroupies dans le sable offraient à la lune leur gorge et le miroitement de verroteries ; une voix calme s'éleva : le délégué se présentait ; la statue du Commandeur s'animait ; tout de suite je fus conquis.

Le délégué donna doucement, posément, des ordres en laotien ; nous montâmes dans une Ford d'antan et glissâmes sur cette route parfaite qui égrène un chapelet presque continu de ponts et ponceaux.

Le délégué paraissait inquiet : il plongeait son regard — que je sus après être d'un bleu profond et d'une limpidité émouvante — dans des fourrés qui ressemblaient, sous la magie de la lune, à des forêts échelonnées et qui ne sont en réalité qu'une monotone, rude et craquelante clairière ; des bandes d'éléphants étaient signalées ; nous risquions de les rencontrer ; or ce modèle de Ford ne résiste pas à un coup de trompe ; mais nous ne butâmes dans aucun des nuages de poussière dont les éléphants entourent leurs déplacements et mon arrivée à Attopeu ne fut marquée que par la satisfaction de connaître un beau Français, M. Fendler, qui, depuis vingt-cinq ans, marque cet étrange pays du sceau de sa puissante personnalité.

Attopeu est un rêve de verdure et de charme au creux d'un cauchemar de sécheresse ; la route se poursuit monotone, entre les arbres à moitié calcinés, rabougris, confiant à une brise timide des feuilles rares, larges comme un plateau ; elles jaunissent

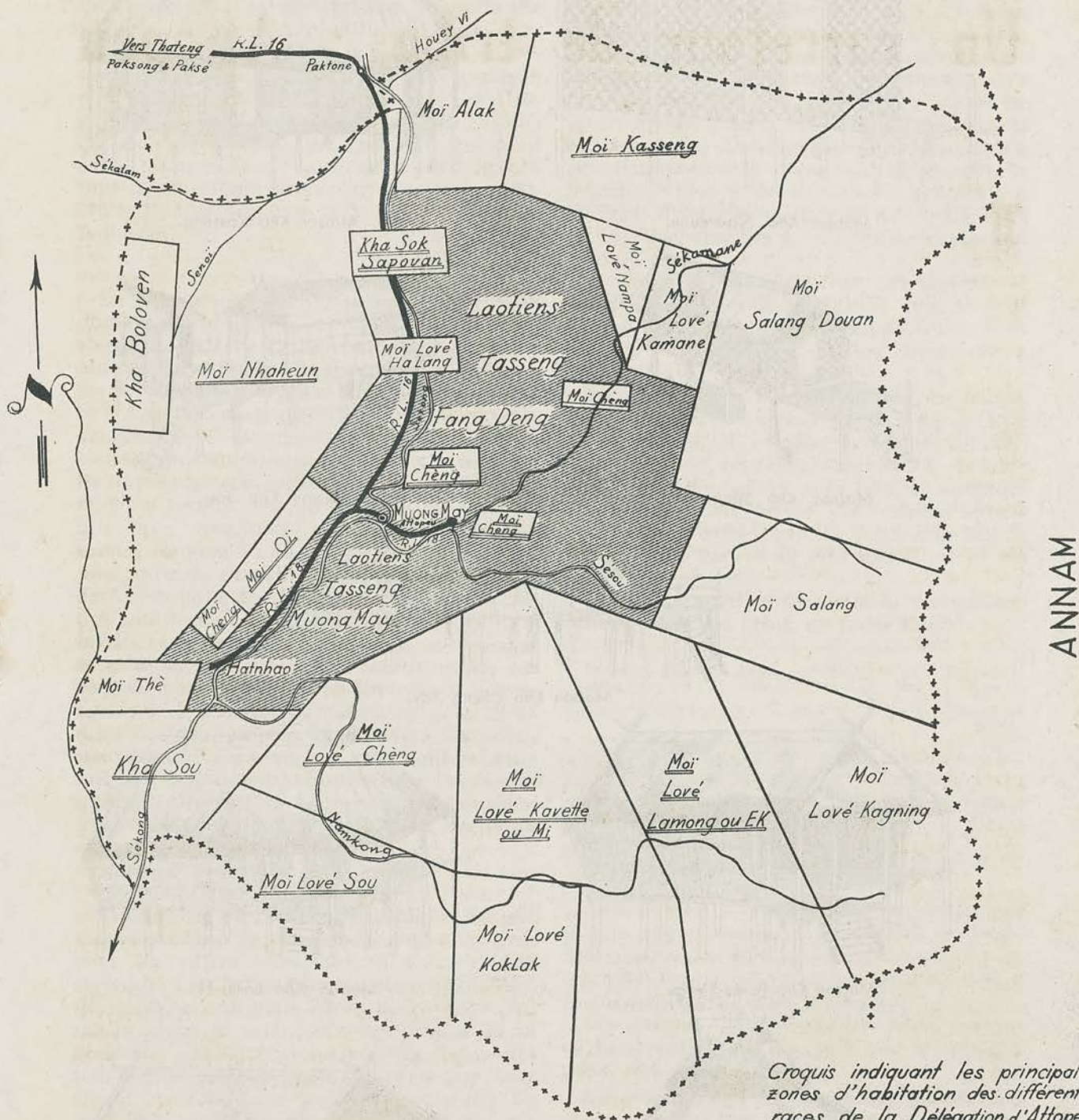
et se flétrissent vite donnant à la clairière un aspect permanent de forêt ravagée par l'incendie ; d'âme humaine : point ; les Khas accrochent aux falaises rocheuses des Bolovens leurs cases, leurs fétiches, leurs systèmes de défense ; les Laotiens, pacifiques, allongent leurs maisons au bord de la Sékong ; la route passe entre ces races, dans un désert de silence ; au bout de ce ruban monotone, dans un écrin de fraîcheur, surgit tout à coup, encadrée d'arbres immenses, de bruissantes palmes, de gazons ordonnés, la délégation d'Attopeu ; c'est dans un monde désolé une apparition féerique, digne du Grand Meaulnes.

La résidence — la plus originale, sans doute, des résidences d'Indochine — ressemble à un bateau : elle en a, en tout cas, les ponts-promenade ; de ces immenses balcons de bois, montés sur piliers géants, nobles représentants de la forêt lointaine, je me mis à rêver devant le confluent de la Sékong et de la Sékamane ; le paysage est étrangement beau : l'ocre-bistre des roches se mêle au vert tendre d'une végétation gorgée d'humidité ; les rivières ont conservé leur caractère de torrents de montagne ; les Laotiens meublent de leurs cris, de leurs nudités brunes le rose pâle des sables et l'éclaboussement sonore des flots ; la forêt clairière disparaît à l'horizon, se resserre et on distingue dans le lointain la ligne gris-bleu des montagnes, domaine des Khas.

Attopeu a été conçu avec goût et avec un sens parfait des proportions ; tout y est réussi ; on vit à la résidence dans un cadre harmonieux ; la Garde Indochinoise présente des bâtiments qui fusent vers le ciel ; les arbres ceignent de chevelures puissantes et régulières des cours dignes d'un palais.

Les écoles sont raffinées : j'aimerais être Kha, me nouer autour des reins une ficelle, me vêtir légèrement le torse d'une veste faite de fibres locales, avec un galon rouge tout autour et sur le cœur un massacre de gaur en forme d'insigne ; un rien de verroterie au cou, je m'efforcerais avec succès de

# SARAVANE



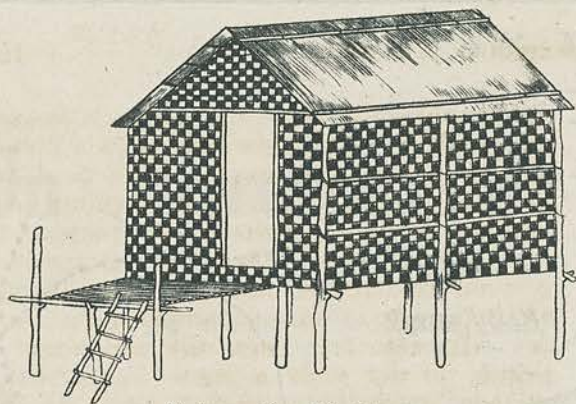
Attopeu le 21 Décembre 1943  
Le Délégué Administratif

*Signé : Fendler*

# CAMBODGE

Echelle 1/750.000:

*Croquis indiquant les principales zones d'habitation des différentes races de la Délégation d'Attopeu*



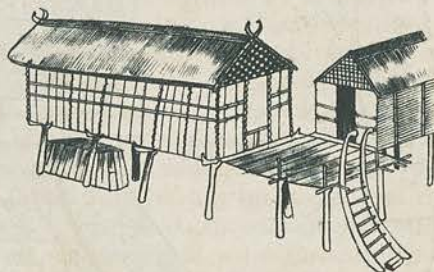
Maison Kha Na-Heune.



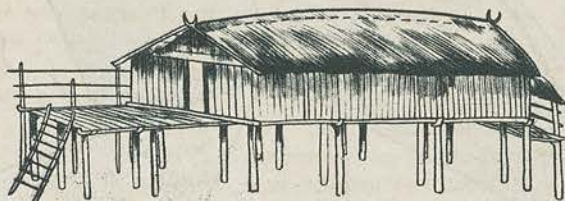
Maison Kha Kasséng.



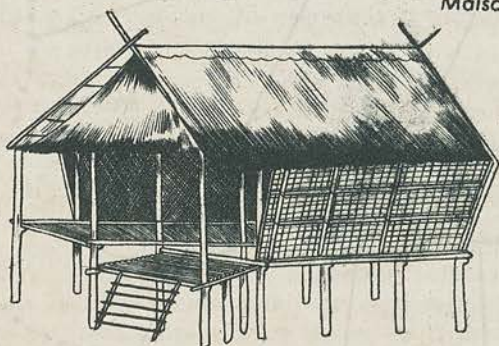
Maison Kha Sspouane.



Maison Kha Sou.



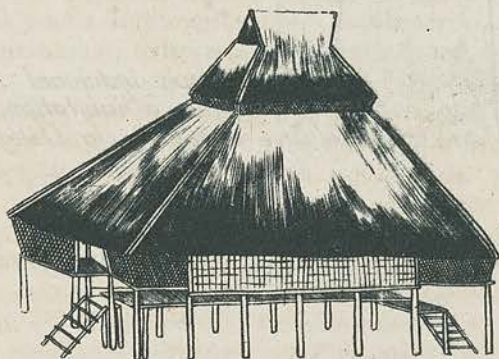
Maison Kha Cheng Tay.



Maison Kha Lovès-Tieng.



Maison Kha Lovès-Ek.



Maison Kha Lovès-Mi.



Maison Kha Oi.

balbutier du français, tandis que sur le toit de l'école, dont la construction élégante me plairait, un vieux bonhomme kha de mon village, sculpté sur bois, se demande en fumant sa pipe, si oui ou non, il a eu raison d'envoyer ses fils à l'école française d'Attopeu. Rien de plus vivant, de moins guindé, de moins artificiel que cet enseignement sans tapage, sans routine, destiné avant tout à maintenir dans l'arrière-pays indochinois le prestige de la langue et du goût français.

La délégation d'Attopeu comporte deux chefs-lieux, l'ancien et l'actuel ; l'ancien s'appelle Attopeu, le nouveau s'appelle Muong-May ; mais Attopeu sonne mieux ; les P.T.T. l'ont adopté et tout le monde parle d'Attopeu, alors qu'Attopeu n'existe plus. Je suis allé à Attopeu-le-Vrai : il n'y a plus rien qu'un long village poussiéreux dont les boutiques se réchauffent au rouge sang et au bleu ardent des étoffes kha qui mettent une note vive dans ce pays laotien aux teintes de pastel ; l'ancienne résidence n'est plus qu'une carcasse ; des perrons effondrés, des pans de murs envahis par les lianes sont seuls témoins des drames administratifs et personnels qui durent se nouer et se dénouer jadis ; la Sékamane coule rapide devant les monuments élevés à la mémoire de Français qui moururent à la tâche dans ce pays lointain. M. Fendler maintient par sa présence, et par la construction d'une maison personnelle confortable, véritable musée de chasse, le souvenir de l'Administrateur de grand talent que fut M. Dauplay et la meilleure tradition française.

Attopeu est au centre d'une plaine banale dont le collier de montagnes, les unes proches, les autres lointaines, effacées, est de style kha ; les tribus kha qui servent de fond de décor, constituent l'âme de ce pays. Au matin, dans le vert acide des gazons de la résidence, je trouvai les représentants des tribus rassemblés ; je fus surpris par leur silence, par le bruissement imperceptible de leur pas ; mon passage provoquait des gémissements de feuilles mortes ; ils fumaient, indifférents, ou esquissaient des gestes de courtoisie laotienne ; leur peau chaude, cuivrée contrastait avec la jeunesse des tendres herbes qu'ils foulaient ; le délégué me fit faire le tour de ce cercle étrange ; je crains bien que c'était moi qui figurai le numéro de cirque.

Je confondis aussitôt toutes ces tribus et

également leur habitat ; j'aimais la souplesse de ces corps détendus, prêts à bondir, la naïveté des costumes féminins dont chaque détail a sa valeur et correspond à un besoin sur lequel la vie contemporaine n'a pas eu prise. Comme je me plaignais de ne pouvoir rassembler dans ma mémoire tous ces détails, ni situer exactement chacune de ces tribus dont je mesurais seulement la beauté évidente, le délégué m'emmena à travers Muong-May, baigné de soleil, vers un village de cases, véritable exposition coloniale.

Il s'agit d'une initiative intelligente et subtile de M. Fendler, réalisée avec le goût le plus parfait, afin d'attirer dans nos écoles les jeunes kha et les maintenir à Muong-May.

Le long de cette rue improvisée, les tribus, du moins celles qui ont compris le sens de l'invitation de M. Fendler, ont construit chacune une case, représentation exacte de celle du village d'origine ; ceci facilite singulièrement les entreprises des ethnographes-amateurs : j'avais sous les yeux à la fois le résumé des genres de vie des Khas et les Khas eux-mêmes.

Voici comment se présente ce village-scolaire, unique, je crois, en Indochine :



et voici les principales caractéristiques de ces cases :

**Nha-Heune.** — La maison construite sur pilotis bas est toute en croisillons de bambou ; portes et fenêtres ne font qu'un ; la terrasse étroite est faite de rondins ; elle a la même largeur que la maison.

Les enfants, peu attirés par une ambiance pourtant favorable, pris par le mal du pays, ont déserté l'école.

**Kasséng.** — Les élèves ont également fui ; comme ils ont tort ! Leur case est charmante, avec deux auvents arrondis et une terrasse faite tout simplement de troncs de bois à moitié équarris ; au centre de la pièce, un pilier, annelé d'un cercle de rondins, permet de ranger les armes-lances, pointes en bois ; la terrasse de derrière est plafonnée : on y groupe les vanneries et les réserves.

Le jardin attenant est agrémenté de deux

poteaux de sacrifice en faux kapokier ; ils ont dû servir, car crânes et mâchoires des buffles sacrifiés sont là tout près, dans l'enclos, conformément à la tradition.

*Sapouane.* — Je suppose que les ancêtres des Sapouanes ont dû naviguer, car leur case ressemble à un roof de bateau ; le faite se termine en col de cygne et en X ; la terrasse avant n'est pas couverte ; on accède à la terrasse arrière par un simple bambou dont les nœuds servent d'échelons (ce qui est bien peu pratique) ; cette maison est faite de planches disjointes.

*Lovès Sou.* — Cette tribu habite une maison tapissée régulièrement de bambous ; la faite a la forme d'un ressort (cornes de buffles) ; un tout petit auvent protège de la pluie ; sur la terrasse qui la prolonge j'ai vu dormir deux grands corps d'hommes nus, jetés à travers les claies de bambou dans une belle pose involontaire de nonchalance.

*Sou.* — Ces Sou ont également des souvenirs maritimes ; la terrasse comporte un motif ornemental (omis sur le dessin) pour soutenir d'éventuelles rames ; les extrémités des montants de l'échelle sont relevées, les colonnes de côté inclinées ; la terrasse ne figure-t-elle pas une passerelle (pont-avant) ?

Fronton en paillote que borde une petite frise en bois.

*Cheng Tay.* — Le toit débordant comporte un piquet décoratif que j'imagine être un mât stylisé ; la barre transversale le long de la terrasse (d'un côté seulement) accueillerait facilement des filets. La corne au pignon du toit figure un crampon, sans doute pour y accrocher des gaffes. J'ai vu dans cette maison, adossée au piquet central décoré, une femme accroupie, au torse nu chargé de verroterie.

*Lovès Tieng.* — C'est une maison raffinée ; elle comporte deux parties, l'une où l'on dort, l'autre où l'on mange (plus basse). L'escalier d'entrée et le palier sont en rondins.

*Lovès Ek.* — Cette maison comporte une large terrasse extérieure destinée au farniente et à piler le paddy. Pour dormir sérieusement il y a des lits séparés qui débordent de la maison, comme des excroissances. On accède à la grande terrasse par trois marches en rondins et une plate-forme en bambous. Sur tout cet assemblage de charpentes, de nombreux Lovès Ek se reposaient, les oreilles farcies de boucles.

*Lovès Mi.* — C'est, je crois, la plus belle réalisation ; elle s'apparente à une nef d'église avec une envolée de trois toits superposés de chaume en ordre décroissant ;

deux bas-côtés légèrement surélevés encadrent une nef supportée par quatre colonnes massives. Aux angles, en manière de bénitiers, quatre couchettes pour poulets. Le tout est agrémenté d'une tapisserie de bambous.

*Oi Nord.* — Le plus curieux m'a paru être, sous la maison, le dépôt de fétiches destinés à orner la porte d'entrée (à droite fétiches masculins, à gauche, fétiches féminins) ; certains sont à peine ébauchés, un rire sardonique ou une grimace douloureuse confère une réelle vie à ces piquets.

*Oi Sud.* — La terrasse comporte de chaque côté une rambarde. Pour entrer dans la maison, force est d'enjamber une grande planche incurvée et relevée aux extrémités, en forme de cale de bateau.

Cette maison possède sur le côté une large ouverture, comme une plaie béante.

Dans ce village synthétique, les enfants khas vivent, vont et viennent, nus, offrant au soleil, à la lumière crue, leur corps svelte ; une ligne de dos impeccable et se vêtant, s'il tombe une fraîcheur soudaine, d'étoffes bleu-rose, pâlies par l'usage, qu'ils portent avec aisance et naturel.

La maison commune, en construction, de ce village scolaire, comporte, copiée sur les villages qui flanquent le plateau des Bolovens, une rangée de totems de bois qui n'ont plus ici qu'une valeur ornementale. Ces totems représentent :

1° Des guerriers (au sexe prononcé) montés sur nuque d'éléphants, porteurs de défenses (Kha Ois) ;

2° Des guerriers avec lances ; ils ont des figures de gymnastes ; mains aux hanches ; des verroteries rouges figurent les yeux ; tailles minces ; corps allongés ;

3° Un Kha la main sur le cœur ;

4° Un Kha en prière ;

5° Un Kha se tenant le ventre, de douleur plutôt que de rire ;

6° Un Kha accroupi, fumant la pipe et clignant de l'œil, ironique et bon enfant ;

7° Un guerrier Lovès ; l'arme au dos, mains croisées, il hume le vent attendant, fièrement, fermement, l'ennemi ;

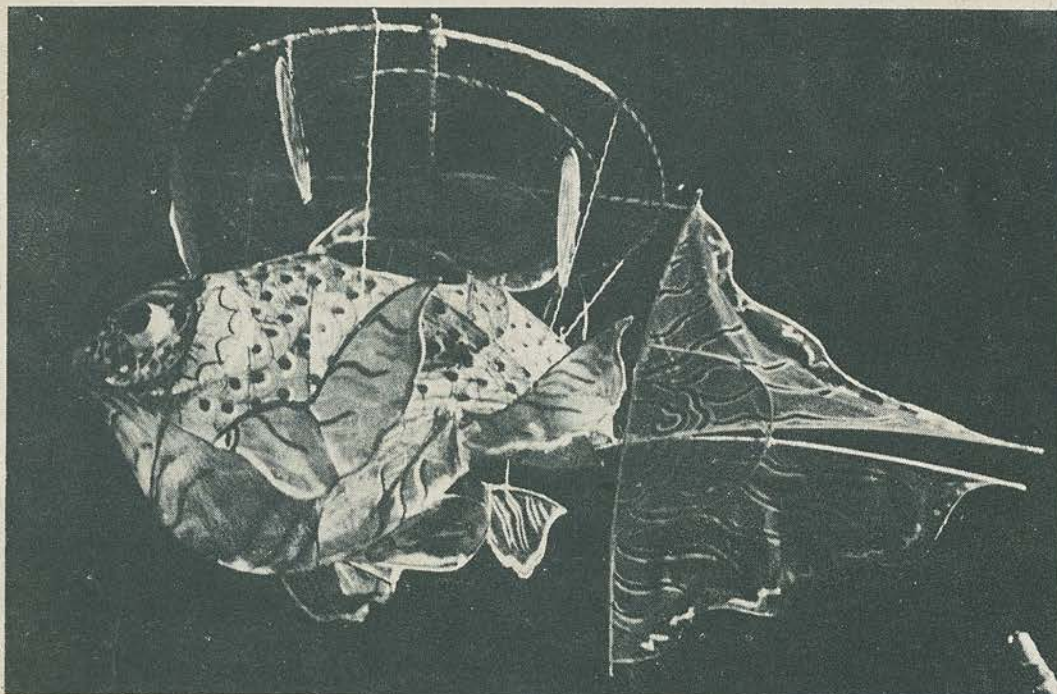
8° Le Kha méchant, grinçant des dents.

Tandis que cette frise de redoutables guerriers, monte une garde pacifique, symbolique et hallucinante, les traditions, les forces magiques, jointes à d'après beautés, font une ronde grave et lente autour d'Attopeu où veille la claire et vivifiante flamme française.

A HANOI

# Images de la Fête de la Mi-Automne

(Voir sur cette question nos articles parus dans nos numéros 108 et 158.)



Une lampe en forme de poisson. Avec ses yeux en saillie, ses écailles pointillées de noir, ses nageoires et sa queue qui s'étalent en l'air, l'animal aquatique, destiné à devenir dragon, semble déjà prendre son vol...



Deux Bouddhas fort joyeux provoquent l'étonnement des poissons et suscitent la réprobation des porcelets avec lesquels ils voisinent à l'étalage d'une boutique.

Photos C. SCHMIDT

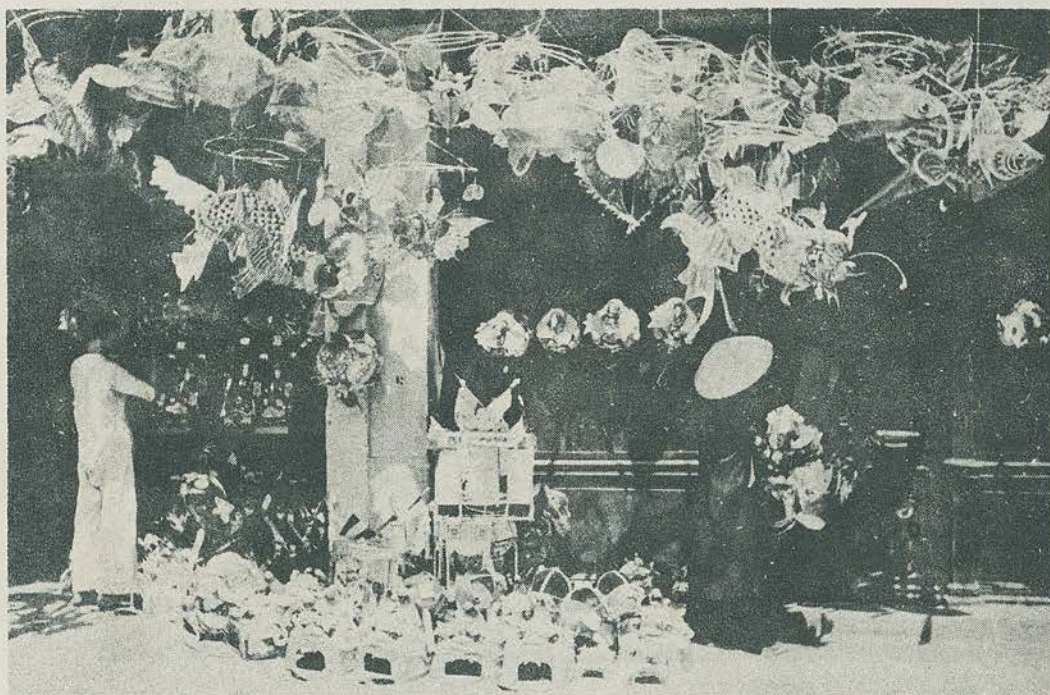


1



2

Photos C. SCHMIDT



4

1. — Une boutique où l'on ne voit que des objets votifs représentant des personnages en caractères chinois vêtus de costumes de cérémonie et assis à l'ombre. C'était — n'est-ce pas toujours le rêve des parents qui souhaitaient que leurs enfants mâles deviennent lettrés ?

En bas, un *tiên-si* dans son *g* de satellites en livrée et de drapeaux, un jouet d'enfant affectant la forme d'un docteur.

2. — Un magnifique *yamen* de docteur est doté de tout un attirail de mandarin.

3. — Une tête de licorne sur un trépied pour un enfant.

4. — Une boutique de la rue de Hanoi, à l'approche du 15<sup>e</sup> jour du mois, sont suspendues des lampes en forme de dragons ailés, sur le point de se dresser sur le sol, des têtes de licorne, autour desquelles sont suspendues des lampes à ombres chinoises.

5. — Une autre boutique, plus petite, est décorée. Les poissons nagent comme dans un aquarium.



2



3

Photos C. SCHMIDT

que où l'on ne vend que des  
sifs représentant des docteurs  
mois vêtus de leur costume  
assis à l'ombre de parasols.  
e pas toujours ? — l'éternel  
qui souhaitaient de voir leurs  
venir lettrés et mandarins.  
-sĩ dans son yamen, entouré  
rée et de drapeaux. A droite,  
affectant la forme d'un lapin.  
ifique yamen de tién-sĩ où le  
de tout un attirail de grand

de licorne sur les bras d'un

que de la rue du Chanvre, à  
he du 15<sup>e</sup> jour. Au plafond  
es lampes en forme de pois-  
point de se transformer en  
(ong). En bas, étalées sur le  
licorne, autour de quelques  
chinoises.

e boutique, plus artistement  
sons nagent de tous côtés.  
aquarium.



5

## IN MEMORIAM

### L'Inspecteur Général des Colonies ALFRED BOULMER

Le mardi 12 septembre dernier, dans la soirée, mourait, à Hanoi, un grand serviteur de la France et de l'Empire, l'Inspecteur général de 1<sup>re</sup> classe des Colonies Alfred Boulmer, directeur du Contrôle Financier de l'Indochine.



Né le 14 juillet 1892 à Saint-Nazaire, aux confins de la Bretagne, il appartenait à cette province dont les fils se sentent poussés, dès l'enfance, vers les horizons lointains et qui a donné à la France tant de colonisateurs et des plus grands.

Au cours d'une carrière, maritime puis coloniale, qui devait l'appeler à travers le monde, il revint souvent vers cette terre natale où le sens des réalités ne fait que masquer la chaleur des sentiments, double trait que l'on retrouvait marqué dans la nature et le caractère de M. Boulmer.

Après de brillantes études terminées à la Faculté de Caen, il entra, en pleine guerre, en 1915, après un court passage dans l'infanterie, dans le corps du Commissariat de la Marine.

Dès 1916, il servait à l'Armée Navale, parcourant l'Adriatique, la mer Egée et la Méditerranée orientale, prenant dans les ports du Levant un contact direct avec les hommes et les réalités économiques de ces pays.

La guerre terminée, en juin 1921, il abandonnait le Commissariat pour accéder au cadre de l'Inspection des Colonies. Il devait, au cours d'une carrière brillante et particulièrement bien remplie, accomplir de nombreuses inspections.

En parcourant notre empire, il y abordait l'étude de toutes les questions coloniales : politiques, économiques, financières, militaires ou civiles.

L'Amérique, Antilles et Guyane, l'Afrique occidentale et équatoriale, Madagascar, le Cameroun devaient successivement servir de champ à son sens critique sans cesse affiné, mais toujours pondéré par un jugement équilibré et sûr.

Inspecteur général dès 1933, ses hautes qualités devaient le désigner rapidement pour les tâches importantes et pour les postes de choix.

Rapporteur en 1934 au fameux « Comité de la hache », institué pour la réforme de notre administration, il eut dans son champ d'investigation les services de la préfecture de Police. De ce contact avec le Quai des Orfèvres, il avait gardé, avec une certaine appréhension de quelques méthodes administratives qui y étaient en usage, beaucoup d'estime pour le dévouement professionnel de tous les agents, petits et grands, de cette administration responsable, dans des conditions parfois difficiles, de la sécurité de notre capitale et de ses habitants.



Etienne AYMONIER

Un peu plus tard, les Indes devaient recevoir sa visite. La vie politique y crée des remous dans lesquels est parfois entraînée l'Administration locale. La Métropole a besoin alors d'être renseignée exactement, impartialement : c'est là la fonction même de l'Inspection des Colonies.

En octobre 1940, au cours d'une mission en Afrique occidentale qui avait été fertile en incidents dramatiques, M. Boulmer était rappelé en France pour occuper les éminentes fonctions de directeur du Cabinet du secrétaire d'Etat aux Colonies.

Mais il ne devait faire dans la métropole qu'une courte halte.

Il avait déjà fait connaissance avec l'Indochine au cours d'une mission en 1925-1926, lorsque le poste de Directeur du Contrôle Financier lui fut confié, fin 1940, à une époque particulièrement délicate pour l'Indochine Française.

Arrivé à Saigon le 20 mars 1941, il prenait immédiatement possession de ses hautes fonctions.

Il devait y consacrer le fruit d'une longue expérience des hommes et des problèmes coloniaux.

M. Boulmer alliait à son sens très fin des réalités, à la sûreté de son jugement, à une conception élevée de son devoir, un dévouement absolu à la chose publique.

Atteint depuis un an par la grave maladie à laquelle il devait succomber, il demeura jusqu'au bout fidèle à son poste. La veille de sa mort, il donnait encore à ses collaborateurs ses directives éclairées et deux heures avant d'être emporté par l'ambulance, il voulait descendre à son bureau pour signer quelques pièces importantes, lorsque ses forces le trahirent.

C'était un chef qui prêchait d'exemple et faisait comprendre à tous la suprême signification du mot « servir ».

En le perdant, l'Indochine perd, à une heure grave de son histoire, un chef respecté dont les conseils lui eussent été d'un grand secours.

# LES LOLOS

par P. HUARD et DO-XUAN-HOP

**L**es Lolos constituent un groupe ethnique considérable qui aurait occupé tout le Sud-Ouest de la Chine (Yunnan, Kouang-Si et Set-Chouen). De là, ils se seraient infiltrés jusqu'au Nord de l'Indochine, où ils se trouvent disséminés, et prennent, suivant des régions, des noms différents. Les tribus qui composent ce groupe ne sont unies ni par l'histoire, ni par le langage, ni par les coutumes. Elles s'ignorent mutuellement depuis des siècles. Aussi les auteurs, qui les ont étudiées, leur donnent, chacun, une patrie différente. Les uns les font venir du Chen-Si, du Chan-Tong bien avant notre ère (XII<sup>e</sup> siècle avant J.-C.) ; les autres les ont considérées comme des Mongols venant du Kou Kou Nor (Léclère). D'autres, comme le prince. A. d'Orléans, les font descendre, il y a quatre générations, des environs de Nan-King. On leur assigne toutes sortes de couleur. Paul Vial, Maspéro, le professeur Verneau comme le missionnaire anglais Hicks, disent que les Lolos appartiennent au groupe tibéto-birman. Stevenson affirme, au contraire, qu'ils sont des types « non orientaux ». Hovelacque, Hervé et Topinard les font rentrer dans le groupe Européen. Montandon croit même que les Lolos « ont aussi du sang méditerranéen mêlé à du sang, peut-être, de quelque autre élément méridional ». Le professeur Keane, sans être aussi décisif, soutient, au contraire, que les Lolos sont des « tribus à caractères indonésiens, légèrement modifiées par le sang mongolique ». Legendre a décrit même un type « franchement négroïde par les traits, simiesque même par certaines caractéristiques : tête haute, en pain de sucre ; front haut et étroit, face plate, nez épaté, bouche énorme, sans relief, sans lèvres, comme fendue au couteau à travers la face, mandibule énorme, masséter développé, etc., etc... Toutes les hypothèses sont possibles. Dans chacune, il y a une part de vérité, comme il y a une source d'erreurs. Et le véritable Lolo, malgré les efforts des savants, n'a pas encore retrouvé sa patrie ou découvert son origine.

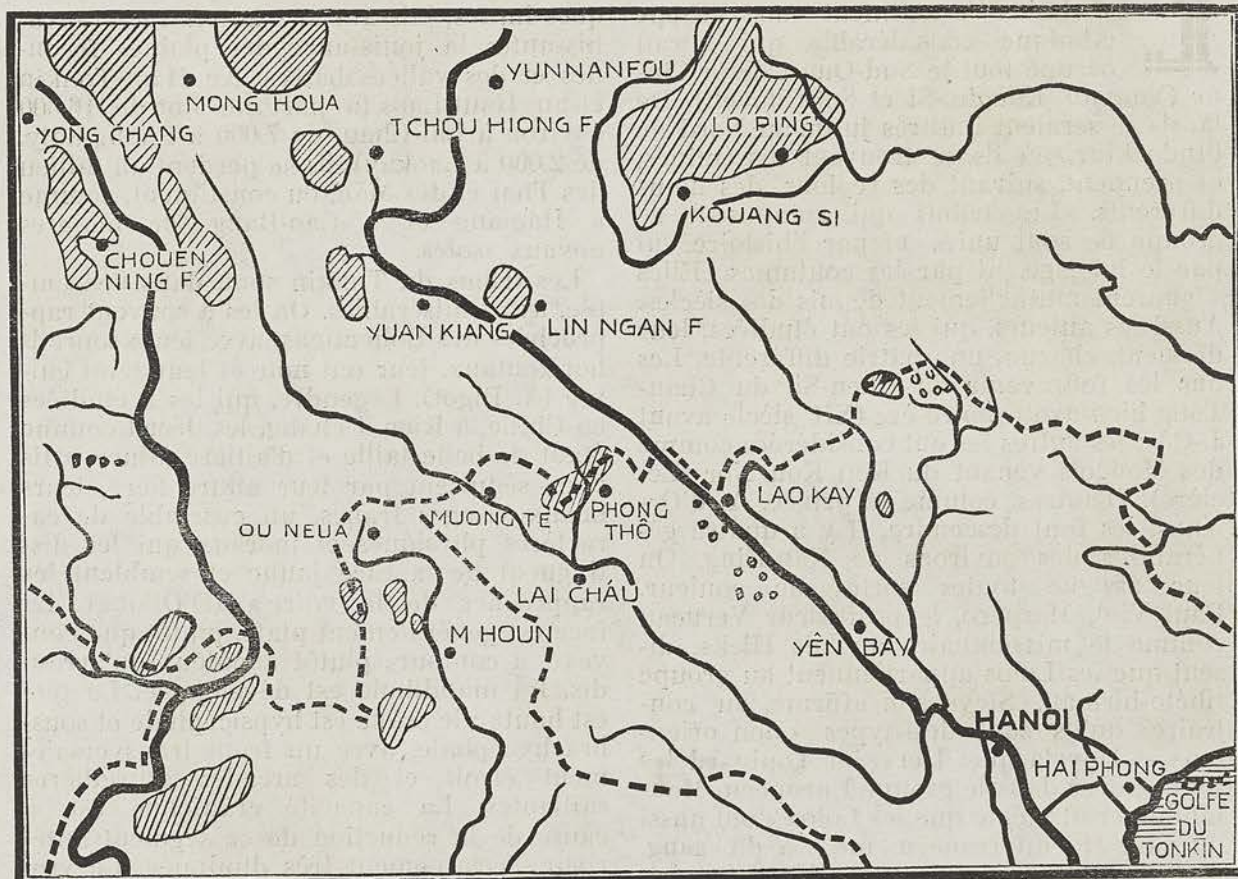
Les Lolos forment un peuple essentiellement chasseur et pasteur. Ils habitent les hautes vallées et les plateaux, répartis en villages souvent formés seulement de quel-

ques huttes, laissant aux autres races envahissantes la jouissance des plaines fécondes et des vallées basses. Au Haut-Tonkin et au Haut-Laos (à part un îlot de 16.600 environ à Lai-Chau, de 7.000 à Phong-Saly, de 2.000 à Laokay), ils se perdent au milieu des Thaï et des Man, ou constituent, comme à Hagiang et à Cao-Bang, de maigres noyaux isolés.

Les tribus du Tonkin sont, dans l'ensemble, assez misérables. On les a souvent rapprochées des Bohémiens, avec leurs sourcils horizontaux, leur œil noir et leur teint cuivré (A. Bigot). Legendre, qui les a étudiées en Chine, à Kien T'chang, les décrit comme étant de belle taille et d'altière allure. « Ils nous séduisent par leur allure fière, leurs beaux visages francs, un ensemble de caractères physiques et moraux qui les distinguent de la race jaune et semblent les rapprocher de la nôtre » (D'Ollone). La face est généralement plate, plutôt que convexe, à contours plutôt anguleux qu'arrondis. La mandibule est développée. La tête est haute : le crâne est hypsicéphale et sous-brachycéphale, avec un front transversalement étroit et des arcades sourcilières saillantes. La capacité crânienne est, à cause de la réduction de ce segment antérieur, certainement très diminuée. Le vrai Lolo est platyrrhinien, avec arête nasale toujours bien marquée. Le nez « busqué » est assez fréquent, la bouche est rarement très grande, à lèvres plutôt fines qu'épaisses. Pas ou point de prognathisme, sauf quelques types négroïdes. L'œil est horizontal, de forme intermédiaire entre « l'aman-de » européenne et la forme mongoloïde pure. Le plus souvent, c'est l'œil « triangle rectangle », de couleur noir châtain, très rarement marron. Les cheveux sont toujours noirs et fort gros. Ils sont droits et lisses. Pas ou presque pas de barbe. Jamais de favoris. Autant de caractères qui rapprochent les Lolos des Jaunes. Mais, ils n'en ont pas le teint. « Si le corps et la face, brûlés par le grand air et l'ardent soleil des montagnes, sont fortement bronzés, on n'en reconnaît pas moins, surtout chez les femmes, une dépigmentation les rapprochant de la race blanche. Il ne faudrait pas voir la pureté de teint de notre race. Elles rappellent

plutôt une brune calabraise ou une gitana. Il y a coloration rosée véritable du visage et bien manifeste, malgré le hâle qui la voile ou plutôt ne réussit qu'à l'atténuer» (Legendre). D'ailleurs, Marco Polo en a fait le même portrait : « Ils sont moults, belles gens, mais ne sont pas bien blanches, mais brunes gens ».

vivent d'une vie assez misérable. Les colliers, les bracelets, dont se parent certains Lolos, recherchent plutôt un but magique qu'un effet de coquetterie. « Ces liens, ces entraves retiennent, en effet, les âmes dans le corps et on en augmente le nombre à chaque maladie. » Les femmes accouchent accroupies sur une natte, par terre, assis-



■ LES LOLOS

Les Lolos habitent dans des huttes misérables, perchées sur les flancs des montagnes. Dans les vallées, les maisons sont sur pilotis. L'autel est disposé sur une paroi opposée à la porte. Les Lolos empruntent souvent les langages et même les mœurs et les coutumes des populations au milieu desquelles ils vivent. Ils utilisent rarement, même entre eux, leur idiome pur. Ils en ont même une certaine répugnance. La langue lolo dérive, d'après certains auteurs, des langues tibéto-birmanes. Elle est caractérisée en ce que, dans la construction des phrases, et, contrairement aux langues annamites et chinoises, le verbe est rejeté en fin de phrase. Les Lolos n'ont pas d'industrie, ni de commerce proprement dit. Ils doivent tout acheter à d'autres tribus. Leur principale ressource est la vente des étoffes à carreaux blancs ou noir-bleu, des fruits, des légumes et surtout de l'opium. Ils

tées par des vieilles parentes. Le cordon, une fois coupé entre deux ligatures, par un morceau de bois, est ensuite attaché au pied de la mère qui, par des tractions légères, active la délivrance. Le placenta est placé dans un bambou et, au lieu d'être enterré comme chez les Annamites, il est suspendu aux branches d'un arbre, à l'insu de tout le monde, au loin dans la forêt ou près de la maison. Quelquefois, on fait une fête de relevailles après trente jours.

Les mœurs des Lolos varient, d'ailleurs, à l'infini. Elles dépendent des régions. N'ayant pas de passé historique, n'étant unis par aucun lien politique, culturel ou même linguistique, les vrais Lolos n'existent pas. C'est plutôt un agglomérat composite où l'on reconnaît difficilement les croisements, un véritable « maquis ethnique », dont l'aire géographique a été constamment remaniée au cours des siècles.



PHONG-THO  
(Tonkin)

—  
Femme Lolo.

PHONG-THO  
(Tonkin)

—  
Femme Lolo.





Au Camp Tinh-Gia, à Bellerive,  
le Maréchal visite la pagode.

## DEUX PHOTOGRAPHIES RÉCENTES DU MARÉCHAL

Le Maréchal quitte le Camp Tinh-Gia,  
à Bellerive, où il vient de rendre visite aux  
travailleurs de la 39<sup>e</sup> Compagnie.

L'Amiral Decoux a bien voulu confier à notre revue deux récentes photographies du Maréchal. Ces documents viennent d'arriver en Indochine, transmis par une lettre du 25 janvier du ministre de l'Information.

Du contexte de cette lettre et de la rapidité avec laquelle l'expédition a été préparée, il semble résulter que le Chef de l'Etat avait songé lui-même à prescrire l'envoi de ces photographies en Indochine.

Elles représentent la visite que le Maréchal a faite aux travailleurs indochinois à l'occasion du Têt, au camp de Bellerive-sur-Allier, en fin janvier 1944.

Nos lecteurs annamites verront, outre la preuve de la sollicitude du Maréchal pour leurs compatriotes retenus en France, la bonne mine de ces derniers...

Si la reproduction leur permet de distinguer quelques détails !



# Souvenirs d'un vieil annamitisant<sup>(1)</sup>

(Suite)

par L. CADIÈRE  
des Missions Étrangères de Paris

**R**EVENONS, pour nous distraire, à « l'eau bien chaude » qui a mis la brouille entre Madame et Nam, à l'extension des idées, à ces mots qui, dans deux langues différentes, ne se recouvrent pas mutuellement, mais débordent d'un côté et restent court de l'autre, ou qui, au contraire, se dépassent de tous les côtés, et qui sont cause que les hommes ne s'entendent pas entre eux.

Prenons le *ruqu* des Annamites, celui de la Régie, ou celui, que l'on dit meilleur, des distillateurs clandestins. Beaucoup traduisent ce mot par « vin ». C'est une erreur. Figurez-vous qu'un nouveau débarqué, trompé par cette traduction, se dise : « Du vin ! Bonne affaire ! Voilà bien longtemps que je n'ai pas bu de vin ! » Et il s'en verse une grande rasade. Et il avale ce « vin ». Evidemment, il aura le cerveau troublé. C'est que, un liquide qui titre dans les 40° n'est plus du « vin », ce que nous entendons par « vin » dans tous les pays d'Europe. En France, on appelle cela de l'alcool. Si le nouveau débarqué avait entendu parler d'alcool, il n'en aurait pas bu à plein verre. Il y en a qui disent : « vin annamite ». C'est encore une traduction inexacte. A la Martinique, on obtient aussi, par distillation, un liquide qui titre dans les 40°. Mais personne ne l'appelle « vin martiniquais ». On emploie un nom spécial, on dit : du rhum, du tafia. De même, le *ruqu* annamite n'est pas du « vin », n'est pas même du « vin annamite ». Dites que c'est de l'alcool, si vous voulez. Ou mieux, employez un mot propre, qui est encore à trouver. Dites du « *ruqu* », en employant le mot annamite. On dit bien de la vodka, du saké, pour désigner des liquides qui, au fond, sont la même chose que le *ruqu*. Est-ce qu'il n'y aurait que les mots russes ou japonais à pouvoir entrer dans la langue française ? Il est vrai que vodka ou saké sont plus faciles à prononcer que *ruqu*.

On dit parfois le « sum-sum ». Et pourquoi pas ? Je n'aime pas, c'est vrai, ces termes de troupiers. Mais beaucoup de termes de notre bon français d'aujourd'hui furent, jadis, il y a bien longtemps, des termes de soldatesque. Il est possible que ce mot « sum-sum », s'il était employé plus souvent qu'il n'est, obtînt un jour ses lettres de noblesse. En tout cas, le mot annamite *ruqu* déverserait en lui la notion entière qu'il représente, et l'on aurait, en français, un mot qui rendrait exactement le mot *ruqu*, on

éviterait la discordance qui fausse les idées, quand on traduit *ruqu* par « vin ».

J'ai parlé du mot *khoai*, que je traduais, lorsque j'étais jeune annamitisant, par « pomme de terre », ce qui amenait dans mon esprit, d'une façon inconsciente, la notion de notre « pomme de terre » de France, toute différente, et comme nature, et comme emploi, de la « patate » que j'avais dans mon assiette comme dessert. Je mangeais annamite, mais je ne pensais pas encore annamite, et les mots annamites que j'employais ne concordaient pas avec les idées encore françaises qui peuplaient mon cerveau. J'étais excusable, je n'avais que six mois d'étude de langue annamite.

J'ai mentionné aussi le mot *cĩa*, que l'on rend presque toujours par « port ». Or, le mot annamite ne répond pas exactement à ce que nous appelons un « port » en France. *Cĩa*, c'est la « porte » d'une maison, l'ouverture par où l'on entre dans une maison ou par où l'on en sort. Ici, par extension, c'est « l'embouchure » d'un fleuve, l'ouverture par où s'échappent les eaux de ce fleuve, et par où les barques pénètrent dans ce fleuve lorsqu'elles viennent de la haute mer. Et remarquez que, d'après les linguistes, le mot latin portus qui a donné notre mot « port », se rattache étymologiquement au mot « porta », d'où dérive notre mot « porte », et dont le sens originel est « ouverture ». Mais ce que nous appelons « port » aujourd'hui, n'est plus une « ouverture » dans le rivage, tandis que ce que les Annamites désignent par *cĩa* est toujours une embouchure de fleuve, une ouverture, une porte. Il y a des cas où le mot *cĩa* désigne non seulement une embouchure de fleuve, mais aussi une installation plus ou moins bien organisée pour recevoir les bateaux et leurs équipages. C'est ainsi que l'on a *Cĩa-Hàn*, Tourane, *Cĩa-Tùng*, en tout petit. Dans ces cas le mot *cĩa* correspond exactement à notre mot « port », ou, pour être plus exact, aux ports qui sont situés à l'embouchure d'un fleuve, comme St-Nazaire, le Havre. Mais il y a des embouchures de fleuve où il n'y a pas d'installation pour la batellerie, comme *Cĩa-Việt*, dans le Quảng-tri. Dans ces cas, le mot *cĩa* ne doit pas être traduit par port. De même, des

(1) Voir nos numéros 120, 122, 126, 129, 131, 134, 139, 144, 149, 151, 154, 163, 170, 179, 183, 185, 189, 193, 195, 202, 207, 211.

ports comme Marseille, Brest, Cherbourg, ne devraient pas être désignés par le mot annamite *cửa*, parce qu'il n'y a pas d'embouchure de fleuve. Les Annamites connaissent aussi ces cas : une baie protégée des vents où se réfugient les bateaux. Et ils rendent alors cette notion par le mot *vũng*, ou *vịnh*. « baie », « golfe », « rade ». C'est ainsi que l'on a en Cochinchine, *Vũng-Tàu*, au cap Saint-Jacques ; au *Quảng-binh*, à la Porte d'Annam, *Vũng-Chùa*.

Comme on le voit les deux mots *cửa* et « port » ne concordent pas toujours. Les traduire l'un par l'autre dans tous les cas, est une erreur. Le mot « *cửa* » doit se traduire tantôt par « port », tantôt par « embouchure » ; et le mot « port » de son côté doit se rendre en annamite, tantôt par *cửa*, tantôt par *vũng*.

Il en est de même du mot *thành*. Ce terme, qui appartient au sino-annamite, signifie, en chinois, un rempart, d'abord en terre, puis, plus tard, en briques ou pierres, pour protéger un groupe d'habitations. D'où, extension de sens : ville fortifiée, place forte. En pays annamite, il n'y a, comme répondant au sens postérieur du mot, que les citadelles, soit la citadelle de Hué, soit les citadelles qui existent encore aux centres administratifs des provinces. Les villages fortifiés de la Moyenne région du Tonkin, avec leurs murailles en terre et leurs fortes haies de bambou, qui font tout le tour de l'agglomération et la protègent, pourraient répondre au vieux sens primitif du mot. Mais si la muraille en terre est désignée dans ce cas par le mot *thành*, on n'emploie pas ce mot pour désigner le village lui-même. Par contre, tous les villages annamites, qu'ils soient entourés de murs, comme ceux dont je viens de parler, ou qu'ils soient ouverts à tous les vents, vénèrent le Génie *Thành-Hoàng*, qui est, d'après le sens strict des mots, le Génie des Remparts et des Fossés, c'est-à-dire le Génie qui protège les défenses de l'agglomération.

Voilà la notion que rend le mot *thành*, pour les Annamites. Si nous l'employons pour désigner nos centres de Hanoi ou de Saigon, nos villes et nos villages de France, nous l'employons à tort, nous lui faisons rendre une notion qu'il n'a pas en propre. Vous me direz que ces emplois de mots avec extension de sens sont un fait très commun en linguistique, et que toutes les langues l'admettent. D'accord. Mais encore convient-il de faire remarquer que, dans certains cas, les notions du Français et de l'Annamite qui emploient le même mot *thành* dans la conversation, ne concordent pas, ou peuvent ne pas concorder.

Prenons un autre exemple.

La langue chrétienne rend la notion de « désert » par le mot *rừng*, formes du Haut-Annam : *rú*, *ri*. On ne pouvait pas associer de

mots plus disparates, à notions plus contraires. *Rừng*, *rú*, *ri*, sont les formes d'un vieux mot indonésien, qui désigne actuellement un petit bosquet, mais aussi la grande forêt, et c'est là certainement son sens primitif. Or, tout le monde connaît la grande forêt de la chaîne Annamitique, ce lourd manteau de verdure, ce fouillis inextricable de végétaux de toutes sortes. Et tout le monde aussi a vu, en passant le canal de Suez, ce qu'est le désert, où rien ne pousse, absolument rien. Et pour rendre cette notion de pays absolument dénudé, on prend le mot qui désigne le plus grand amas connu de végétaux. Ici, ce n'est pas seulement une différence dans l'extension des idées, c'est une opposition absolue des idées.

Vous me direz que tout cela n'a pas grande importance.

Je suis de votre avis, bien que, si l'on veut parler annamite comme les Annamites, il convienne de penser comme eux, et d'employer les mots avec le sens qu'ils leur donnent, et bien que, si l'on veut faire une bonne version, un bon thème, aux examens, on doive se servir des termes propres, avec leur sens propre.

Mais prenons d'autres exemples.

Un Annamite vous a trompé, un de vos domestiques vous a menti. Cela arrive. Il ne faut pas en faire une affaire d'Etat. Mais tout de même, il convient de marquer le coup, sinon, on serait débordé. Vous faites une semonce à votre boy. Vous avez le choix entre deux termes : *nói lão*, ou bien *nói dối*. Tous deux signifient « mentir », mais si vous employez le second, vous blesserez votre boy, parce que vous lui reprochez quelque chose d'infamant, la tromperie grave, la fausseté méchante. Si au contraire vous dites qu'il a *nói lão*, il prendra, c'est de mise en pareil cas, une mine contrite, mais c'est tout juste si, en son for intérieur, il ne se glorifiera pas de son acte, car vous lui reprochez d'avoir monté une petite ruse habile, d'avoir bien manœuvré, d'avoir bien roulé son monde, d'avoir fait une galéjade. Vous voyez que l'emploi de l'une de ces expressions pour l'autre a déjà un peu plus d'importance que l'emploi correct du mot *thành* ou du mot *cửa*, si l'on veut non seulement bien parler annamite, mais encore bien se comporter avec les Annamites.

Même différence entre *ăn trộm* et *ăn cắp* : sens très lourd, insulte, dans le premier cas ; presque un éloge, en tout cas, rien de grave, dans le second. Dans les villages annamites, les « voleurs » de profession, les *kẻ trộm*, sont rares, et tout le monde les connaît. Les *thằng ăn cắp*, les « chapardeurs », ils sont légion et qui sait même si l'on trouverait quelqu'un qui n'ait pas eu, à un moment ou à l'autre dans sa vie, à se glorifier d'un beau coup. C'est un peu comme les chapardages d'une grappe de rai-

sins, d'une poignée de figues, d'une poire juteuse qui pend en dehors du mur, en France. En Annam, on va un peu plus loin. Mais on suppose que le propriétaire est toujours consentant à la perte de son bien. Et puis, c'est à charge de revanche. il saura bien se rattraper, un jour ou l'autre, soit aux dépens de celui qui l'a volé, soit chez le voisin. Soyons sévères pour les *kê trôm*, mais ayons de l'indulgence pour les *dita ăn cắp*. D'autant plus, ne l'oublions pas, que ces chapardeurs, et même parfois les voleurs, souffrent souvent de la faim. Encore deux mots qui aident à mieux conduire sa vie, en Annam !

Il y avait jadis à Hué un marché appelé *Chợ Đuợc*, littéralement, et pour exprimer tout le sens du nom : « le marché où l'on obtient de façon à posséder », sens large : « le marché où l'on gagne ». Retenez bien le sens complet du mot *đuợc* : « obtenir de façon à posséder ».

En France, d'après la loi, et suivant l'usage reçu, quand on « trouve » un objet sur la route, on cherche à le rendre à celui qui l'a perdu, et qui est considéré comme son vrai possesseur. En Annamite, « trouver » quelque chose sur la route, se dit *đuợc*, qui, nous l'avons vu, signifie : « obtenir une chose de façon à la posséder ». Vous voyez la conséquence de l'emploi de ce mot. Le « possesseur », d'après la langue annamite, ce n'est plus celui qui a perdu l'objet en question, c'est celui qui a trouvé l'objet. Et, croyez-moi, la langue forme la conscience des gens : il est très difficile, il est presque impossible de faire admettre à l'Annamite le plus honnête, que l'objet qu'il a trouvé il doit le rendre à son vrai possesseur, c'est-à-dire à celui qui a perdu cet objet. Pourquoi ? Tout simplement parce que là où nous disons « trouver », lui dit : « obtenir de façon à posséder ».

Donc, le vrai possesseur, c'est lui : il n'a pas « trouvé », il a « obtenu » et il « possède ».

Voulez-vous encore un exemple, qui prouve que la conscience, la notion que les hommes ont de la justice, dépend parfois des mots dont ils se servent ?

Il vous est certainement arrivé de voir un Annamite entrer chez vous. Sur ses deux mains, il porte, dans un petit plateau, un régime de bananes, quelques pétards, une bouteille de Champagne, une pièce de soie, ou une potiche rare. Il vient vous demander un service, ou vous remercier de l'avoir aidé dans une circonstance pénible. Il vous apporte des « présents », dites-vous. Lui pense qu'il vous apporte *của lễ, đồ lễ*, « des objets rituels » : il y a, entre les deux notions, un large fossé.

Vous, vous dites : « des présents » : c'est pour me payer, pour m'acheter : concussion : je dois refuser.

Lui pense, de son côté : « des objets rituels » : je ne puis pas venir les mains vides,

les rites s'y opposent : s'il n'accepte pas, il me blesse.

Evidemment, il y a une limite, au delà de laquelle les « objets rituels », les « règles de la politesse » deviennent de la « concussion ». Mais, avant d'arriver à cette limite, que de degrés insensibles ! Quand j'étais jeune missionnaire — ce n'est pas hier ! — j'eus l'occasion de suivre de près une affaire curieuse : l'un des fils d'un grand mandarin, je crois même que c'était le fils aîné, *ông cậu cả*, en période de grand deuil, eut des relations coupables avec l'une des concubines de son père, qui venait de mourir récemment. Vous voyez la gravité du crime, surtout à une époque où les idées d'Occident n'avaient pas encore ébranlé les assises de la famille annamite. Tous ceux qui, dans la région, avaient quelque autorité, une influence quelconque, officielle ou officieuse, positive ou négative, tous se mobilisèrent ou furent mobilisés pour profiter de l'aubaine. J'eus la pensée d'étudier le cas, au point de vue de la conscience et de la justice naturelle, et au point de vue des lois et des usages annamites. Je ne le fis pas. Et c'est dommage. J'ai perdu une belle occasion d'illustrer le sens et l'emploi des expressions annamites : *đồ lễ, của lễ*. Mais ce que nous devons retenir de l'histoire, c'est qu'on ne doit pas traiter la question de la concussion en faisant abstraction des usages annamites, et des expressions de la langue annamite.

Prenons un autre exemple, choisi dans la langue religieuse chrétienne.

L'un des mouvements de jeunesse qui sont tant à la mode actuellement, comprend, parmi ses membres, une catégorie qui, en français, est dénommée « des apôtres ». On les a baptisés en annamite : *tông đồ*.

Étudions le sens de ces mots.

Le mot français « apôtre » a désigné d'abord les douze premiers disciples de Jésus-Christ, qui furent « envoyés » dans le monde pour prêcher l'Evangile. Mais ce mot, même dans la langue religieuse, a évolué. Il en est venu à désigner tous ceux qui prêchent l'Evangile, les évêques, les simples prêtres, les missionnaires, mêmes des laïques qui répandent autour d'eux la doctrine du Christ. De plus, il n'est pas resté confiné dans la langue religieuse, il est entré dans la langue courante, et sa signification s'y est encore étendue. Nous avons « les apôtres » du socialisme, du communisme. Nous avons même « ce bon apôtre », c'est-à-dire tout ce que l'on voudra, un homme, parfois, de peu de valeur morale. Etant donné cette évolution du sens du mot « apôtre » dans la langue française, et l'extension de sens qu'il a reçue, on peut donner ce nom, sans aucun scrupule, à beaucoup de personnes, et, dans le cas présent, à un enfant, même s'il n'est pas un modèle en tout, à condition qu'il s'applique à faire quelque bien autour de lui, au point de vue reli-

gieux. Personne ne sera choqué. Tout le monde comprendra le véritable sens, la valeur toute relative de cette appellation.

Il n'en est pas de même de l'expression : *tông đồ*. Ces deux mots, dans la langue chrétienne, désignent uniquement les douze « apôtres » de Jésus-Christ. Ils sont restés cantonnés dans la langue religieuse et n'ont pas évolué du tout depuis qu'ils furent choisis par les contemporains du Père de Rhodes. Ils ont gardé strictement leur sens primitif. Il n'y a donc, dans l'Eglise catholique, d'après la terminologie chrétienne, que douze *tông đồ*, tandis que, d'après la langue française, il y a, dans cette même Eglise catholique, une multitude d'« apôtres », de toutes les sortes, de toutes les valeurs. Et que, toujours d'après la langue française, il y a, de par le monde, des « apôtres » qui ne valent pas cher.

Si donc on traduit purement et simplement « apôtre » par *tông đồ*, dans tous les cas, si, comme dans le cas présent, on désigne par cette expression : *tông đồ* qui a toujours en annamite un sens très spécial et très noble, si on désigne de petits garnements qui souvent ne valent pas mieux que leurs camarades, de jeunes pécores prétentieuses, les gens ne comprennent pas et sont plutôt scandalisés, ou se moquent. C'est que l'on n'a pas pesé le sens des mots, que l'on n'a pas remarqué que les deux termes : « apôtres » et *tông đồ*, ne concordent pas dans leur extension, ne rendaient pas les mêmes notions, en un mot, que si un enfant parfois pas très exemplaire, peut être un « apôtre », il ne peut jamais, fût-il un modèle en tout, il ne peut jamais être un *tông đồ*. D'autant plus — mais c'est là une autre histoire, dont l'explication nous entraînerait trop loin —, d'autant plus que les deux mots *tông đồ*, « les disciples de l'origine », « les premiers disciples », « les honorables disciples », ne répondent, pour le sens, ni au mot grec original : *apostolos*, « l'envoyé », ni au mot « apôtre » qui, dans le cas, signifie, « le prédicateur », « le propagateur ».

Vous me direz peut-être : toutes ces histoires ne sont que querelles de mots tout à fait oiseuses. Cela n'a absolument aucune importance. Sans doute. Il est même probable que, dans quelques années, on ne parlera plus ni des « apôtres » ni des *tông đồ* nouveau modèle. Mais, pour le moment, je m'adresse aux gens qui aiment la précision et l'exactitude, même dans les petites choses. Et il n'est pas mauvais de rappeler que la linguistique peut, dans certains cas, ne pas être étrangère aux questions d'ordre religieux.

Oh ! les belles études, les études intéressantes, utiles qui restent à faire sur la phonétique et la sémantique de la langue annamite, sur les mots du vocabulaire : leur forme, leur étymologie, les modifications de leurs divers

éléments au cours des âges ; leurs sens, et comment d'un sens on a passé à l'autre, comment ce sens s'est enrichi ou s'est appauvri ; leur emploi dans l'usage courant, et les réactions réciproques des mots sur les usages, sur les mœurs, sur les croyances.

J'ai amorcé quelques-unes de ces études. J'ai publié dans « Extrême-Asie » un travail sur les noms annamites de Mgr d'Adran : « *Bì nhu*, *Vêrô* ou *Phêrô*, *Bá-Đa-Lộc*. » Dans la « Revue de l'histoire des Missions », j'ai fait paraître une étude sur « Le Nom divin en annamite », où j'étudie l'histoire des formules : *Đức-chúa-Giỏi*, *Đức-chúa-Trời*, *Đức-chúa-Lời*. Je dois mentionner ici que, à ce moment, je n'avais pas sous la main tous les documents concernant la question. J'ai fait trop grande la part du Père de Rhodes dans la création de cette expression. Il a bien été le premier à l'employer au Tonkin, mais d'autres s'en étaient servi avant lui en Cochinchine, et on la trouve dans la Relation du Père Cristoforo Borri.

Oui, il reste beaucoup à faire.

La question des rapports entre les mots et les idées est liée à la question de l'enrichissement de la langue annamite.

L'annamite s'est enrichi à trois reprises différentes lors de l'introduction de la civilisation chinoise en Indochine ; lorsque le Christianisme y a pénétré ; et à l'heure actuelle, par l'apport de la civilisation occidentale. A chaque fois, cet enrichissement de la langue s'est produit de deux façons différentes. D'abord par l'introduction d'idées nouvelles, ou par l'extension du sens des mots. Ensuite par la création ou l'importation de mots nouveaux, d'expressions propres. L'enrichissement venant de l'introduction de la religion chrétienne, s'est fait surtout de la première manière. Il est clair que les mots *tội*, « faute, péché », *nhon*, « vertu », « *sách* ». pur, *thánh*, « saint », et tant d'autres, ont un sens différent dans la bouche d'un chrétien et chez les non-chrétiens. La venue de la civilisation chinoise a amené et des idées, et des termes nouveaux. Mais c'est surtout l'envahissement de la civilisation occidentale qui a affecté le vocabulaire annamite. C'est une véritable inondation, un raz de marée. Prenez telle colonne d'un journal annamite, vous apercevez quelques rares mots de la langue ordinaire, surnageant çà et là sur un torrent d'expressions sino-annamites nouvellement importées. C'est une vraie débauche. On ne peut pas dire que ce soit un véritable enrichissement de la langue : un Crésus qui vous étoufferait sous une montagne de billets de banque, ne vous enrichirait pas. Il y en a, les vrais amis de la langue annamite, qui se préoccupent de réagir, m'a-t-on dit : ils font bien. Il est grand temps si l'on ne veut pas voir la pauvre langue annamite noyée et étouffée sous les richesses sino-annamites.

(A suivre.)

# LE BRIDGE

par LE POULAIN

## PARTIE "A"

### LE «CONTRE» (suite)

Deux utilisations du contre peu connues sont les suivantes :

- 1° Pour signaler un danger,
- 2° Pour demander une entame.

#### I. — POUR SIGNALER UN DANGER.

Citons les enchères suivantes :

|   |       |  |   |        |
|---|-------|--|---|--------|
| P | ADxx  |  | P | 10x    |
| C | V9xxx |  | C | Rx     |
| K | Vx    |  | K | ARD10  |
| T | xx    |  | T | D10xxx |

|   |       |  |   |        |
|---|-------|--|---|--------|
| P | RVx   |  | P | 10x    |
| C | A10x  |  | C | Rx     |
| K | xx    |  | K | ARD10  |
| T | ARV9x |  | T | D10xxx |

|   |        |  |   |        |
|---|--------|--|---|--------|
| P | xxxx   |  | P | 10x    |
| C | Dxx    |  | C | Rx     |
| K | 108xxx |  | K | ARD10  |
| T | x      |  | T | D10xxx |

Les deux camps vulnérables :

| Nord     | Est       | Sud      | Ouest    |
|----------|-----------|----------|----------|
| 1 trèfle | 1 carreau | contre ! | s/contre |
| 1 trèfle | 1 carreau | contre ! | s/contre |

Sud indique de cette manière qu'il ne faut surtout pas dire 2 trèfles. Les enchères auraient pu être les suivantes avec un joueur moins averti :

| Nord      | Est       | Sud    | Ouest  |
|-----------|-----------|--------|--------|
| 1 trèfle  | 1 carreau | 1 cœur | 1 cœur |
| 2 trèfles | contre    | 1 cœur | 1 cœur |

Le contre à 1 allume ainsi un feu rouge pour le partenaire ; et même réussi, le contrat de 1 carreau surcontré ne présente pas de danger, alors que 2 trèfles contrés peuvent coûter très cher. Il est par ailleurs facilement reconnaissable.

#### II. — POUR DEMANDER UNE ENTAME.

Ce dernier contre est toutefois très productif, car il donne un temps sûr aux flancs. Sur le contre de son partenaire, le joueur qui a l'entame doit *obligatoirement* attaquer dans la couleur déclarée par le mort s'il n'y a pas eu de couleur déclarée par son camp.

Exemple :

|   |        |  |   |      |
|---|--------|--|---|------|
| P | Vxx    |  | P | 9x   |
| C | ADVxxx |  | C | R10x |
| K | x      |  | K | xxxx |
| T | DV10xx |  | T | Axxx |

|   |        |  |   |      |
|---|--------|--|---|------|
| P | 10x    |  | P | 9x   |
| C | xxx    |  | C | R10x |
| K | V109xx |  | K | xxxx |
| T | xxx    |  | T | Axxx |

|   |        |  |   |      |
|---|--------|--|---|------|
| P | A-Dxxx |  | P | 9x   |
| C | xx     |  | C | R10x |
| K | ARD    |  | K | xxxx |
| T | Rx     |  | T | Axxx |

### Les enchères.

| Ouest     | Nord      | Est    | Sud    |
|-----------|-----------|--------|--------|
| 1 trèfle  | 1 carreau | 1 cœur | 1 cœur |
| 2 trèfles | 1 carreau | 1 cœur | 1 cœur |

Ouest doit entamer cœur et il y a un de chute. Si Est ne contre pas, Ouest entame V de carreau et le chlem est réussi.

|   |         |  |   |       |
|---|---------|--|---|-------|
| P | Rxx     |  | P | xx    |
| C | R       |  | C | 10963 |
| K | Rxx     |  | K | V9    |
| T | R109874 |  | T | AVxxx |

|   |      |  |   |       |
|---|------|--|---|-------|
| P | AD94 |  | P | xx    |
| C | A754 |  | C | 10963 |
| K | A7xx |  | K | V9    |
| T | D    |  | T | AVxxx |

### Solution du dernier problème.

Sud joue un contrat de 3 sans-atouts et Ouest entame du 2 de cœur. Comment le demandeur doit-il jouer le coup ? (mains des flancs cachées).

A beaucoup de tables où ce contrat fut joué, le déclarant après avoir pris du Roi de cœur, joua petit trèfle vers la Dame ; Est laissant passer, il fallait désormais 3 rentrées en Nord pour affranchir et passer les trèfles et il n'y en avait que 2 ! Résultat : la chute. Le coup est pourtant simple à exécuter ; il suffit, en effet, de jouer Roi de trèfle de Nord et quelle que soit la façon dont Est se défend, le déclarant gagne un tempo et possède suffisamment de rentrées pour affranchir et défilier les trèfles !

## PARTIE "B"

### PSYCHIC INTERNATIONAL (suite)

Voici un psychic fait à un championnat à Philadelphie et déjoué par l'expert Charles Goren :

|       |       |  |   |       |
|-------|-------|--|---|-------|
| GOREN |       |  |   |       |
| P     | RV962 |  | P | D85   |
| C     | 3     |  | C | D8    |
| K     | V10   |  | K | 98752 |
| T     | A8542 |  | T | R106  |

|   |        |  |   |       |
|---|--------|--|---|-------|
| P | 74     |  | P | D85   |
| C | RV9652 |  | C | D8    |
| K | RD     |  | K | 98752 |
| T | D73    |  | T | R106  |

|           |       |  |   |       |
|-----------|-------|--|---|-------|
| Mrs SOBEL |       |  |   |       |
| P         | A103  |  | P | D85   |
| C         | A1074 |  | C | D8    |
| K         | A643  |  | K | 98752 |
| T         | V9    |  | T | R106  |

### Les enchères.

Les deux camps vulnérables :

| Sud    | Ouest       | Nord   | Est    |
|--------|-------------|--------|--------|
| 1 cœur | 1 pique (!) | contre | 1 cœur |
| 1 cœur | 1 pique (!) | contre | 1 cœur |

Les psychic de Ouest est évidemment destiné à jeter le trouble chez les adversaires ; lorsqu'il est contré, il sort sa véritable couleur, bien que Sud l'ait déjà annoncé. A 2 cœurs contrés, Goren en Nord réalise que le contrat pourrait être fait, aussi déclare-t-il 2 piques ; lorsque sa partenaire lui en met 3, il n'hésite pas à demander le 4°. Sur l'entame de la Dame de cœur, Goren fait une lecture de cartes remarquable ; il laisse passer la Dame de cœur et sur le 2° cœur qu'il prend de l'As du mort, défait 1 carreau de

sa main, ceci afin de pouvoir rentrer en coupe chez lui sans être surcoupé (Communications). Puis, il donne un coup en blanc à trèfle et Est prend la main. Sur le retour à carreau, le déclarant prend de l'As, joue trèfle et trèfle qu'il coupe affranchissant ainsi 2 trèfles de longueur. Il ne reste plus maintenant qu'à faire tomber les atouts. Où se trouve la Dame ? le compte de la main d'Ouest est facile à faire : 6 cœurs, 2 carreaux, 3 trèfles ; il ne lui reste donc que 2 piques. Etant donné par ailleurs le psychisme de Ouest à cette couleur, il y a beaucoup de chances pour qu'il n'ait pas la Dame de pique. Goren passe donc le 10 de Sud puis l'As, rentre chez lui en coupant carreau (sans être surcoupé), ramasse la Dame d'atout avec son Roi et passe ses trèfles maîtres. En réalisant onze levées sur cette main, Goren enleva le « top » sur toutes les autres tables.

### Problème. — Communications.

|   |        |  |   |        |
|---|--------|--|---|--------|
| P | V9     |  | P | 1032   |
| C | V10962 |  | C | 53     |
| K | D853   |  | K | RV4    |
| T | 85     |  | T | AV1032 |

|  |   |   |   |  |   |      |
|--|---|---|---|--|---|------|
|  | O | N | E |  | P | R654 |
|  |   |   |   |  | C | A7   |
|  |   | S |   |  | K | A102 |
|  |   |   |   |  | T | D764 |

|   |      |
|---|------|
| P | AD78 |
| C | RD84 |
| K | 976  |
| T | R9   |

Sud joue 3 sans-atouts et Ouest entame de valet de cœur. Comment la défense doit-elle jouer pour faire chuter le contrat ?

# LA SEMAINE DANS LE MONDE

DU 26 SEPTEMBRE AU 2 OCTOBRE 1944

## Pacifique.

Sur mer, au cours des récentes attaques aériennes effectuées contre les Philippines, les forces navales américaines ont eu deux porte-avions et un croiseur gravement endommagés.

Dans les airs, l'aviation navale japonaise a pilonné les points de débarquement américains sur l'île Morotai, de l'archipel des Moluques.

L'aviation alliée, de son côté, a poursuivi ses raids sur les possessions nippones du Pacifique ouest, notamment sur les Philippines et l'île de Halmahera.

Sur terre, de violents combats se poursuivent sur les îles Pililiou et Angaur, de l'archipel des Palaos.

## Chine.

— La bataille du Kwangsi se poursuit rapidement et les forces nippones, après avoir franchi les frontières du Kwangtung et du Hunan, continuent leur progression vers l'ouest.

Dans le sud de la province, le long de la vallée du Si-kiang, après la prise de Wuchow et la traversée du fleuve Kwei, les colonnes japonaises ont poursuivi leur avance et occupé la place forte de Tanchuk, situé à 100 kilomètres à l'ouest de Wuchow.

Une autre colonne venant de la baie de Kouang-tchéou et progressant vers le nord, a atteint un point situé à 40 kilomètres seulement de Tanchuk.

Enfin, une troisième colonne opérant au sud du Si-kiang menace maintenant la ville de Shumkai, à 80 kilomètres au S.-O. de Wuchow.

Au N.-E. de Kweilin, les forces chinoises ont résisté aux attaques nippones.

— Dans le Hunan, les forces japonaises venant de Hengyang ont occupé l'importante ville de Paoking, le 27 septembre.

— Une nouvelle attaque aérienne américaine a été effectuée contre les bases japonaises en Mandchourie méridionale, le 26 septembre.

## Birmanie.

Des combats locaux se sont poursuivis dans la région de Lungling sans apporter de changements notables à la situation.

Une armée de 130.000 coolies a été engagée pour la construction du tronçon de route Paoshan-Tengchung-Myitkyina, destiné à établir la jonction entre les routes de Ledo et de Birmanie.

La situation est restée stationnaire sur les autres secteurs d'opérations.

## Europe orientale.

— En Finlande, l'occupation de la frontière russo-finlandaise de 1940 s'est poursuivie sans incidents.

— Sur le front balte, les forces soviétiques ont achevé l'occupation du territoire esthonien, à l'exception des îles Dagoe et Oesel, où les Allemands se sont retranchés en force dans le but d'interdire l'accès au golfe de Riga.

En Lettonie, devant la violence des attaques soviétiques, les forces allemandes ont été contraintes de se replier dans la région environnant la ville de Riga. La ligne de front s'étend actuellement d'un point situé sur la côte du golfe de Riga, à une soixantaine de kilomètres au nord de la ville, jusqu'au fleuve Dvina ; de là elle se prolonge vers l'ouest jusqu'à Mitau et oblique ensuite vers le sud en passant par Chavli, en Lithuanie.

— Sur le front roumain, après avoir occupé la ville d'Oradea-Mare située sur les confins orientaux du haut plateau de Transylvanie, les Russes ont déclenché une nouvelle offensive en direction de la plaine de Hongrie, le long d'un front qui s'étend de cette ville jusqu'à la vallée du Danube. Les villes de Gyula et de Mako, situées au delà de la frontière roumano-hongroise, ont été occupées en fin de semaine, et une tête de pont soviétique a été établie en territoire yougoslave, au sud de Turnu-Severin, à travers le Danube.

Parallèlement à ces opérations, une nouvelle offensive a été déclenchée dans la partie méridionale du front de Pologae, au sud de Przemyśl, en direction des cols de Dukla et de Lupkow qui donnent accès à la partie nord de la plaine hongroise, à travers le territoire tchécoslovaque.

## Europe méridionale.

En Italie, après plusieurs jours de combats incessants, les troupes alliées ont forcé le passage du col de Futa qui relie les villes de Bologne et de Florence à travers la chaîne centrale des Apennins, et occupé la ville de Rimini, sur la côte Adriatique, obligeant ainsi les troupes allemandes à évacuer la partie de la ligne Gothique située à l'est de la route Florence-Bologne.

Poursuivant leur avance, les forces américaines opérant dans le secteur central ont occupé la ville de Firenzola et le mont Battaglia, qui domine la route de Bologne.

Les forces britanniques opérant dans le secteur cô-

tier, ont occupé les villes de Savignano et de Bellaria, situées respectivement sur les routes Rimini-Bologne et Rimini-Ravenne.

En Albanie, des forces terrestres britanniques ont effectué, le 25 septembre, des opérations de débarquement en divers points de la côte, notamment dans les régions de Limara et de Valona.

### Europe occidentale.

Sur l'ensemble de ce front, les forces alliées se sont heurtées à la ferme résistance des troupes allemandes qui tentent de stabiliser les opérations avant l'arrivée du mauvais temps.

En Hollande, les troupes aéroportées britanniques débarquées à Arnhem ont été contraintes de se replier au sud du Rhin, après avoir subi d'énormes pertes.

La pointe avancée du saillant allié se situe actuellement à Elst, entre Arnhem et Nimègue.

Durant toute la semaine, les efforts des Alliés ont tendu à élargir ce saillant vers l'est et l'ouest. Après de durs combats, le cours de la Meuse a été atteint à l'est de la ligne Nimègue-Helmond, alors qu'à l'ouest, de puissantes attaques ont été déclenchées en vue d'occuper l'important centre ferroviaire de Bois-le-Duc.

Les points avancés alliés se situent à Oss, Veghel et Best, sur les routes de Nimègue, Helmond et Eindhoven.

A l'est de Nimègue, des éléments avancés alliés ont pénétré en Allemagne, dans la forêt de Reichs-Wald.

En France, la situation est restée pratiquement stationnaire.

Les forces allemandes sont puissamment retranchées sur la rive occidentale de la Moselle jusqu'au sud de Metz, ainsi qu'à l'ouest de Belfort.

La prise de quelques villes au nord d'Epinal et au nord-est de Nancy, notamment Château-Salins et Moyenvic, constitue les seuls succès alliés de la semaine.

Sur les côtes occidentales, la garnison allemande de Calais s'est rendue le 1<sup>er</sup> octobre. Les villes de Dunkerque, Lorient, Saint-Nazaire, La Palisse, La Rochelle, Royan, Le Verdon et la Pointe de Grave sont toujours aux mains des Allemands.

## EN FRANCE

25 septembre.

### Le service Air France.

La compagnie Air France a fait savoir qu'un service régulier aérien fonctionnera prochainement entre la France, la Grande-Bretagne, l'Afrique du Nord et le Moyen-Orient.

### La question des transports.

Des ingénieurs français vont entreprendre des négociations en Amérique pour l'achat de locomotives. Les commandes envisagées seraient de l'ordre de cent millions de dollars et comporteraient la livraison de sept cents locomotives au cours de l'an prochain. Les négociations porteraient aussi sur la livraison de wagons de marchandises et de voyageurs.

26 septembre.

### Les centres de formation professionnelle de la Jeunesse du Gouvernement Provisoire.

Le département de l'Education nationale a informé les délégués des commissaires régionaux et départementaux de la Jeunesse, ainsi que les familles intéressées, que les centres de formation professionnelle de la Jeunesse, ne sont pas supprimés et qu'au contraire, à partir du 2 octobre 1944, ils doivent fonctionner à nouveau avec une activité accrue.

Il s'agit, en effet, de former une main-d'œuvre qualifiée pour contribuer à l'effort de redressement auquel tous les Français sont conviés. Ces centres doivent donc s'ouvrir et fonctionner comme par le passé en attendant des instructions pour la réorganisation en vue du développement futur.

### Le ravitaillement de Paris.

Le problème du ravitaillement retient toute l'attention des autorités. Il y a déjà une amélioration, mais il reste encore beaucoup à faire pour faire face aux besoins de la capitale. Malgré les réserves de viandes frigorifiées abandonnées dans la région parisienne par les troupes allemandes au moment de leur départ, la ration hebdomadaire de viande allouée à la population n'a pu être augmentée que dans une proportion insuffisante. Des avions de transport américains contribuent actuellement au ravitaillement en viande de Paris.

Par contre, les arrivages de lait sont en progression et sont passés en trois semaines de 80.000 litres à plus de 800.000 litres par jour.

### Conseillères municipales.

Une centaine de conseillères municipales ont été désignées pour siéger dans les différents conseils municipaux de la région parisienne. Vingt d'entre elles sont déjà entrées en fonctions.

### Relèvement des salaires.

Le *Journal Officiel* publie ce matin une ordonnance portant amélioration de la situation des agents et ouvriers civils et militaires de l'Etat.

27 septembre.

### Réunion du corps médical.

Une réunion organisée par le Service National de Santé se tiendra dimanche 1<sup>er</sup> octobre au grand amphithéâtre de la Faculté de Médecine, sous la présidence de Duhamel, Mauriac, Parodi.

### Le ravitaillement.

La quantité du pain, sera très sensiblement améliorée par l'emploi de farine blutée à 85 % environ, à dater du 1<sup>er</sup> octobre.

### La circulation.

Au point de vue de la circulation, la France a été répartie en deux zones séparées par une ligne passant par Brest, Nantes, la Loire, Montargis, Compiègne et Le Havre. Au nord et nord-ouest de cette ligne, les civils peuvent circuler librement. Dans la zone située au sud et à l'est, des laissez-passer sont nécessaires ; ceux-ci ne sont d'ailleurs délivrés que pour des missions officielles.

### La situation au Havre.

Le siège du Havre a été relativement court, ayant duré moins de deux semaines, mais il a été exceptionnellement violent en raison des bombardements dont la ville a été l'objet. La plus grande partie de la ville est en ruines tout comme à Brest, et le nombre des victimes civiles y est également très élevé. On l'estime, au Havre, à 2.000 morts, 1.000 blessés et 15.000 sinistrés.

29 septembre.

### Dans l'industrie.

Le représentant de l'Agence Française de Presse s'est entretenu avec Saillant, secrétaire général de la C.G.T. au sujet des dernières mesures prises par le Gouvernement provisoire et qui constituent une amorce du programme de nationalisation de certaines industries, création d'un Groupement national des charbonnages du Nord et réquisition des usines Caudron-Renault. Ces industries ont une telle importance que leur production ne peut échapper au contrôle de la Nation.

### Les syndicats.

Le *Journal Officiel* publie diverses mesures rétablissant les syndicats et prononçant la restitution des biens mobiliers et immobiliers à la C.G.T., à la C.F.T.C. et aux autres organisations syndicales qui leur sont affiliées.

30 septembre.

### Nouvelle agence de presse.

Le *Journal Officiel* publie des textes fixant le statut provisoire de l'Agence Française de Presse (A.F.P.) et plaçant l'ancien organisme *Havas Publicité* sous l'administration provisoire de l'Etat, qui détient 62 % des actions.

# A TRAVERS LA PRESSE INDOCHINOISE

## Une fourmi donne une leçon d'arithmétique.

J'étais tout à l'heure en train de prendre mon café du matin, quand j'aperçus une petite fourmi rôdant sur la table. Au bout d'un moment, comme elle m'agaçait avec ses allées et venues en tous sens, je l'étourdis d'un coup de serviette, pour ne pas l'écraser.

Puis comme elle pouvait être intéressante je la regardai de près, d'abord à l'œil nu, puis à la loupe.

Elle avait un peu moins de 2 millimètres, à peu près 1 m/m 3/4, c'est-à-dire le millième de ma taille.

Et comme les proportions entre la largeur, l'épaisseur et la longueur de son corps étaient de l'ordre de celles du corps humain, son volume devrait être à peu près un milliard de fois plus petit que le mien. A densité égale, elle doit peser un milliardième de mes 70 kilos, 70 millièmes de milligramme. Il n'y a guère de balance qui puisse la peser.

Et dans ce poids minuscule sont pourtant compris un corps, une tête, des pattes, des organes de tous genres, un appareil digestif, des muscles, un système nerveux, même un cerveau qui permet aux fourmis pas mal de réflexion. C'est le « ciron » de Pascal qui

« offre dans la petitesse de son corps des parties incomparablement plus petites que celles de l'homme, des jambes avec des jointures, des veines dans ces jambes, du sang dans ces veines, des humeurs dans ce sang, des gouttes dans ces humeurs, des vapeurs dans ces gouttes. » — ce à quoi il faut ajouter des molécules dans ces vapeurs, des atomes dans ces molécules, des électrons dans ces atomes ; progrès de la science depuis Pascal.

Mais une fourmi d'un millimètre trois quarts est une sorte d'unité de mesure. Un milliard de ces fourmis, se suivant l'une l'autre à se toucher, feraient 1.750 kilomètres ; c'est-à-dire que ce milliard de petits animaux, répartis en une sorte de fil mobile entre Hanoi et Saigon, joindraient presque exactement les deux villes ; et ce petit fil vivant allongé d'un bout à l'autre de la Route mandarine, pèserait juste autant que moi.

Voilà quelque chose qui donne, je crois, une assez bonne notion du milliard, trop souvent confondu avec le million.

(COURRIER D'HAIPHONG du 8-9-1944.)

## RÉSULTATS DE NOTRE CONCOURS D'HUMOUR

Un grand merci aux 310 participants. Ils nous ont fait passer de bons moments et nous permettront de divertir nos lecteurs. Allons, la verve gauloise des Français et des Annamites (nous disons bien : la verve gauloise des Annamites) n'est pas tarie ! N'est-ce pas un réconfort « dans la conjoncture présente » ?

Nous exploiterons successivement, dans de prochains numéros, les éléments fournis par les concurrents. Nous nous contentons aujourd'hui de publier les résultats :

### Premier prix :

M. René Danjal, à Hanoi (Petite géographie souriante du Tonkin) ..... 100 \$

### Deuxième prix :

M. Helçay, à Hanoi (Maitre Xa Xé voyage au pays de la quatrième dimension) .. 75

### Troisième prix :

M. F. Courtial, à Hanoi (La plus grande joie de Xa Xé) ..... 50

### Quatrièmes prix ex æquo :

|                                                                       |    |
|-----------------------------------------------------------------------|----|
| MM. Yên-Lang, à Saigon (dessins) .....                                | 25 |
| J. Clavery Roucaute, à Tourane (pour l'ensemble de ses dessins) ..... | 25 |
| Eria Miser, à Hanoi (A la manière de G. Rimant) .....                 | 25 |

### Cinquièmes prix ex æquo :

|                                                      |    |
|------------------------------------------------------|----|
| MM. M. F. Courtial, à Hanoi (devinette) ....         | 10 |
| Phan-van-Khanh, à Hanoi (La vengeance de Dieu) ..... | 10 |
| René Danjal, à Hanoi (Le coiffeur) ....              | 10 |
| Ngô-thuc-Dung, à Hanoi (pour ses dessins)            | 10 |

### Sixièmes prix ex æquo :

|                                              |   |
|----------------------------------------------|---|
| MM. Pierre Julia, à Ninh-binh (dessin) ..... | 5 |
| ZZ., à Hanoi (dessin) .....                  | 5 |
| Dinh-van-Dông, à Hôn-quan (dessin) ..        | 5 |
| Lê-huu-Kheo, à Saigon (dessins) .....        | 5 |
| Nguyễn-van-Kiêm, à Saigon (dessin) ..        | 5 |

De nombreux concurrents ont envoyé également des dessins ou légendes amusants que la Revue a retenus, mais que le Jury n'a pas couronnés. La Revue entrera directement en rapport avec les auteurs pour l'exploitation de leurs suggestions.

## Petits problèmes pour vous distraire...

### I. — Solution des problèmes du précédent numéro.

#### 1. — L'Américain et l'Ecossois.

Il suffit de savoir que l'avarice des Ecossois est proverbiale. L'Américain ayant, après chaque transfusion, un peu plus de sang écossois dans les veines, devient de plus en plus avare.

#### 2. — La jeune dame et le Monsieur.

C'est son beau-père.

Désignons par A le monsieur, A' sa femme, et B le beau-frère de A, donc, frère de A'.

Il en ressort que A' est la belle-mère et par con-

séquent, A est le beau-père de la dame. B étant oncle maternel de son mari.

#### 3. — Pif et Paf et le partage.

a) Paf vide son huile dans la cuvette. Pif remplit la petite bouteille de Paf.

Résultat après cette opération :

Cuvette : 3 godets ;  
Bouteille de Paf : 3 godets ;  
Bouteille de Pif : 4 godets.

b) Paf vide encore son huile dans la cuvette. Pif remplit de nouveau la petite bouteille de Paf.

**Résultat :**

Cuvette : 6 godets ;  
Bouteille de Paf : 3 godets ;  
Bouteille de Pif : 1 godet.

c) Paf vide encore son huile dans la cuvette. Pif vide le godet d'huile qui lui reste dans la petite bouteille de Paf.

**Résultat :**

Cuvette : 9 godets ;  
Bouteille de Paf : 1 godet ;  
Bouteille de Pif : néant.

Le partage final se fera ainsi :

Pif prend la cuvette qui contient les 9 godets et remplit sa bouteille, d'une contenance de 7 godets. Il remplit la bouteille de Paf (de 2 godets puisqu'il en reste un dans la bouteille de Paf).

**Résultat :**

Paf : 3 godets ;  
Cuvette : 2 godets ;  
Pif : 5 godets.

Paf a 2 godets dans la cuvette et trois dans sa bouteille.

Pif a cinq godets dans sa bouteille.

**II. Quelques nouveaux problèmes.****1. — Test américain.**

Trois individus, A, B et C sont soumis au test suivant :

Les examinateurs tracent sur le front de chacun d'eux une croix à la craie en leur disant que cette craie est bleue ou blanche. Ils sont amenés ensuite dans une pièce vide avec interdiction de parler. Cha-

cun des trois sera autorisé à quitter la pièce s'il aperçoit sur le front de ses compagnons des croix blanches ou s'il devine la couleur de la croix qu'il a sur le front.

A, dont la pensée travaille plus rapidement que celle des autres et qui a aperçu des croix bleues sur le front de ses compagnons quitte la pièce après avoir correctement déduit qu'il a sur le front une croix bleue.

Comment l'a-t-il découvert ?

(Problème posé par M. R. D., à Hanoi.)

**2. — M. Dupont et le veilleur de nuit.**

M. Dupont, directeur d'une importante usine de la région de Clermont-Ferrand, doit se rendre à Paris pour affaire et annonce à son personnel qu'il sera absent pendant deux jours et précise qu'il partira le soir même par le train de 22 h. 28. Quelques instants après, l'un de ses veilleurs de nuit vient dans son bureau le supplier de ne pas prendre le train de 22 h. 28, mais plutôt celui de 20 h. 47, car, dit-il à M. Dupont, j'ai rêvé la nuit dernière que le train de 22 h. 28 déraillait et mes rêves ne me trompent pas, ils se sont toujours réalisés. Devant l'insistance de cet employé, M. Dupont que cela ne dérange pas beaucoup de partir un peu plus tôt, se décide à prendre le train de 20 h. 47. Il arrive sain et sauf à Paris. Cependant, chose curieuse, il arrive effectivement au train de 22 h. 28 un terrible accident qui coûte la vie à plusieurs passagers.

M. Dupont à son retour à Clermont, deux jours plus tard, fait appeler son veilleur de nuit, le remercie du renseignement qu'il lui a donné et comme il lui a en somme (c'est le cas de le dire) sauvé la vie, en reconnaissance lui accorde une gratification de 5.000 francs. Cependant, il le met aussitôt à la porte de son entreprise.

Pourquoi ?

(Problème posé par M. L. G., à Hanoi.)

# LA VIE INDOCHINOISE

23 septembre.

Saigon. — L'Amiral Decoux a fait une nouvelle tournée d'inspection dans la région Saigon-Cholon.

Il est allé tout d'abord au marché aux poissons de Cau-Ong-Lanh ; il en a visité les halles aujourd'hui terminées et s'est intéressé notamment aux installations frigorifiques destinées à la conservation des poissons frais.

A la cité de paillotes de Phu-tho, le docteur Herivaux, médecin chef de la région Saigon-Cholon, a présenté au Chef de la Fédération le nouveau marché du village, sur un vaste terrain qu'entoure une rangée circulaire de compartiments en briques, occupés par des boutiques annamites et chinoises. Ce marché dessert toute une agglomération qui s'érige, propre et bien ordonnée, sur un emplacement où il n'y a pas deux ans s'étendaient encore des marécages et des terrains vagues.

Le Gouverneur Général s'est arrêté ensuite devant l'hippodrome, près duquel le Gouvernement de la Cochinchine et la région de Saigon-Cholon ont fait construire des compartiments coquets, simples et pratiques. Ceux-ci seront mis en location une fois achetés et pallieront ainsi dans une certaine mesure la crise de logement due au développement de la Région.

L'Amiral a gagné enfin, à Chi-hoa, les chantiers de la nouvelle prison. Conçue d'après la technique la

plus moderne, elle permettra bientôt, conformément au plan d'urbanisme, le transfert de l'actuelle maison centrale située au cœur de la ville administrative et commerciale.

26 septembre.

Saigon. — Le 26 septembre, s'est déroulée au Palais Norodom une prise d'armes au cours de laquelle le Vice-Amiral d'Escadre Jean Decoux, Gouverneur Général, de l'Indochine, a remis les insignes de la Légion d'honneur au docteur Nguyễn-van-Thinh, conseiller fédéral, au docteur Tran-van-Don et à M. Lê-thanh-Long, doc-phu-su en retraite, nommés chevaliers de l'ordre national par décret du 19 octobre 1943.

28 septembre.

Saigon. — Au début de la semaine, s'est tenue à Saigon la session ordinaire de la Commission permanente du Conseil Fédéral (section Sud), sous la présidence de M. le Secrétaire général du Gouvernement général de l'Indochine, dans la salle des délibérations du Conseil d'administration de la Région Saigon-Cholon.

Après divers échanges d'observations, les membres de la Commission ont donné un avis favorable à l'adoption des projets suivants d'intérêt fédéral :

Majoration du droit de consommation sur les alcools européens ;

Création d'une taxe sur les sucres roux se conjuguant avec une organisation contrôlée de la production et de la vente de ces sucres, aboutissant à une réduction des prix ;

Remaniement des tarifs postaux et télégraphiques ;

Refonte de la taxe de navigation ;

Projet d'arrêté relatif au timbrage au tarif du droit de chèques des effets de commerce revêtus dès leur création d'une mention de domiciliation dans un établissement de crédit ou un bureau de chèques postaux situé en Indochine, en France, en Algérie, en Tunisie ou au Maroc.

Au cours de cette session, plusieurs projets d'ordre financier, qui ont été présentés par M. le Secrétaire général Cousin, Directeur des Finances, ont été approuvés par MM. les Conseillers fédéraux.

**Hanoi.** — Plusieurs imprimeurs et éditeurs de Hanoi et de Saigon ont demandé qu'une dérogation soit apportée à titre exceptionnel au règlement du « Prix littéraire de l'Indochine ».

D'après ce règlement le prix devait être attribué à un ouvrage paru en librairie, remis au dépôt légal et parvenu au secrétariat du prix avant le 1<sup>er</sup> novembre.

Certains imprimeurs ont signalé que, malgré les dispositions prises, les difficultés actuelles de fabrication et de transport ne leur permettraient pas d'observer cette date limite, ni de tenir à cet égard leurs engagements envers les auteurs.

Dans ces conditions, il a été décidé de reporter au 31 décembre l'expiration du délai primitivement fixé au 1<sup>er</sup> novembre. Le prix sera attribué dans le courant de janvier.

— Les cours et conférences de l'Institut Indochinois pour l'Etude de l'Homme, à Hanoi, reprendront le samedi 14 octobre 1944. Ils porteront notamment sur l'anthropologie, la linguistique, l'histoire des institutions juridiques et religieuses, l'ethnologie, la géographie humaine.

29 septembre.

**Saigon.** — L'Amiral Decoux a réuni ce matin autour de lui M. Hoeffel, Gouverneur de la Cochinchine, le docteur Duga, Directeur local de la Santé, le docteur Guedan, médecin chef de l'hôpital Grall, ainsi que MM. Chanson et Masson, architectes.

Ceux-ci ont présenté au Gouverneur Général les plans d'aménagement du bureau des entrées et des pavillons centraux de l'hôpital Grall, préparés sur ses instructions, en vue de moderniser les bâtiments dont la construction remonte déjà à une date ancienne, et qui ne répondent plus aux nécessités de la technique hospitalière actuelle.

**Hué.** — Le Résident Supérieur en Annam, accompagné de son Cabinet, a inspecté les 27 et 28 septembre la province de Thanh-hoa.

**Hanoi.** — Le Résident Supérieur au Tonkin s'est rendu en tournée d'inspection dans les provinces de Yên-bay et Laokay, les 25 et 26 septembre.

Le 29 septembre, il a visité la province de Haiduong et la ville de Haiphong.

— Le F.A.R.T.A., « Foyer de l'art Annamite », est une association très sympathique. Il groupe et expose les œuvres de quelques-uns des meilleurs artistes peintres de l'Indochine. C'est à Hanoi, à l'Affima, dont elle est une section artistique.

Il y a là de vivantes toiles où leurs auteurs font preuve de tempéraments très différents, peintures sur soie aux dessins fins et aux coloris suaves, d'autres où l'artiste s'est complu à des recherches de tons profonds et des équilibres de forme ; ici des tableaux plus classiques : paysages du Tonkin, ciels gris et lourdes rizières, ou gracieux panaches de bambous enlevés d'un pinceau facile.

Enfin quelques forts beaux laques, travail consciencieux d'artistes probes, recherches des jeux de la matière et du jeu des couleurs, contraste des noirs et rouges, mariages des ors et fauves, ou strict relief sur noir miroir.

Belle exposition d'une belle tenue dont les organisateurs méritent tous les encouragements et le succès.

## Naissances, Mariages, Décès...

### NAISSANCES.

#### TONKIN

Jeannine, fille de M. et de M<sup>me</sup> Bruneteaud (22 septembre 1944) ;

Nicole, fille de M. et de M<sup>me</sup> Chanjou (22 septembre 1944) ;

Geneviève, fille de M. et de M<sup>me</sup> Payan (23 septembre 1944) ;

Marie-Thérèse, fille de M. et de M<sup>me</sup> Faveraux (23 septembre 1944) ;

François, fils de M. et de M<sup>me</sup> Graffajoli (24 septembre 1944) ;

Nicole-Clotilde, fille de M. et de M<sup>me</sup> Bernard (25 septembre 1944) ;

Jean, fils de M. et de M<sup>me</sup> Descoust (25 septembre 1944) ;

Colette, fille de M. et de M<sup>me</sup> Dialynas (26 septembre 1944) ;

Gisèle, fille de M. et de M<sup>me</sup> Dumeix (26 septembre 1944) ;

Geneviève, fille de M. et de M<sup>me</sup> Le Basque (26 septembre 1944).

#### COCHINCHINE

Denise, fille de M. et de M<sup>me</sup> Leleu (19 septembre 1944) ;

André, fils de M. et de M<sup>me</sup> Coste (20 septembre 1944) ;

Louis, fils de M. et de M<sup>me</sup> Florentin (21 septembre 1944) ;

Irène-Victoria, fille de M. et de M<sup>me</sup> Faure (21 septembre 1944) ;

Julien, fils de M. et de M<sup>me</sup> Roch Samy (21 septembre 1944) ;

Annie, fille de M. et de M<sup>me</sup> Desor (22 septembre 1944) ;

Guy, fils de M. et de M<sup>me</sup> Coutellier (22 septembre 1944) ;

Hugues, fils de M. et de M<sup>me</sup> Cote de Soux (22 septembre 1944).

### FIANÇAILLES.

#### TONKIN

M. Robert Faure avec M<sup>lle</sup> Marie Legoz ;  
M. Paul Pretceilli avec M<sup>lle</sup> Gabrielle Kagy ;  
M. Robert Saugniez avec M<sup>lle</sup> Lê-thi-Minh-Hà ;  
M. Paul Veyssset, dit Nguyễn-Bôn, avec M<sup>lle</sup> Lê-thi-Co.

### MARIAGES.

#### COCHINCHINE

M. Jean Rutkowsky avec M<sup>lle</sup> Odette Bailly ;  
M. Roger Fradin avec M<sup>me</sup> Andrée Tilloy ;  
M. Pierre Orly avec M<sup>lle</sup> Micheline Berger ;  
M. Marcel Theuillon avec M<sup>lle</sup> Thérèse Dussol (23 septembre 1944) ;

M. Paul Bruant avec M<sup>lle</sup> Gonzaga (23 septembre 1944) ;  
M. Alexandre Weiss avec M<sup>lle</sup> Hébert (23 septembre 1944) ;

**DÉCÈS.****ANNAM**

La reine Grand-Mère Khôn-Nghi Xuong-Duc Thai-Hoàng Thai-Hâu (18 septembre 1944).

**TONKIN**

M. Marie Albert Hoang-huu-Phuong (25 septembre 1944) ;

M<sup>me</sup> Charlotte Mantovani, née Talvande (décédée à Tananarive) ;

Monique, fille de M. et de M<sup>me</sup> Mercier (28 septembre 1944) ;

Armand, fils de M. et de M<sup>me</sup> Massimi (décédé en France en service aérien).

**COCHINCHINE**

M<sup>me</sup> V<sup>ve</sup> Carmen Bel, née Nevado (septembre 1944) ;

M. Pierre Nibaut (21 septembre 1944) ;

M. Pierre Marcantoni (22 septembre 1944).

**CAMBODGE**

M. Paul Soucé (25 septembre 1944) ;

M. Sek Yos (septembre 1944).

**COURRIER DE NOS LECTEURS**

~ T. B. H..., à Hanoi. — Nous avons transmis votre lettre à l'auteur de l'article.

~ M. R..., à Hanoi. — Vous nous écrivez : « Je ne croyais pas que Xa Xê fut si égoïste que l'indique votre rubrique Loterie Indochinoise... »

Je pensais que Ly Toét et Xa Xê étaient de très bons amis. Qu'y a-t-il donc entre eux, ils ne s'aident plus mutuellement ? Ly Toét aurait dû partager l'argent de la Loterie avec son copain Xa Xê...

N'y a-t-il pas un moyen, Monsieur le Directeur, de rétablir les liens de bonne camaraderie qui existaient jadis entre ces deux personnages ?

Et qu'est-il advenu du coq de combat du sieur Ly Toét ? »

Tranquillisez-vous cher lecteur, le coq de combat de Ly Toét se porte bien, ainsi que l'amitié de nos deux compères, dont vous aurez des preuves prochaines.

~ M. Ng. k. C..., à Phanri. — Suite à votre demande, voici les adresses des propriétaires des photographies publiées dans « Indochine ».

Veuillez vous mettre en liaison directe avec eux pour l'achat éventuel de leurs documents.

M. V. A. N. : 36, Goussard, Hanoi.

M. H. : 39-E, rue Léon-Combes, Saigon.

**Vient de paraître :**

**aux Éditions ALEXANDRE - DE - RHODES**

**CROQUIS TONKINOIS**

par MANH-QUYNH

Ancien élève de l'École des Beaux-Arts de Hanoi.

**Album de luxe**, de format 26 × 32, contenant vingt croquis vivants inspirés par la vie du paysan tonkinois,

Tirés sur du papier extra luxe Thang-long velours, des ateliers Nguyễn-qui-Ky, au village du Papier, à Hanoi,

Sur feuilles détachables, couverture formant boîte,

Dessinés, gravés sur bois, et tirés directement par l'artiste lui-même.

Édition limitée à 300 exemplaires, signés par l'auteur :

Prix de l'album .. .. . 40 \$ 00

Frais d'envoi.. .. . 2 00

On souscrit à l'Association Alexandre-de-Rhodes, à Hanoi,  
6, Boulevard Pierre-Pasquier — Téléphone : 628

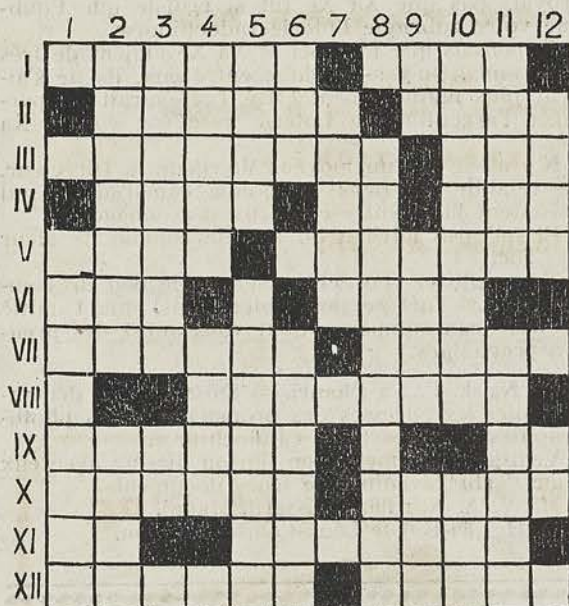
**En vente chez I. D. E. O., TAUPIN**

**et aux GRANDS MAGASINS RÉUNIS, à HANOI**

# Les mots croisés d'INDOCHINE

Les mots croisés de A. Frévat.

N° 9.



Horizontalement.

1. — On la renforce pour les voyages vers le Grand Nord — Précède souvent le grand voyage.
2. — Crainte du voyageur fragile — Il est fâcheux d'y rester quand on voyage.
3. — Certaine est à l'origine des grands voyages — Sa baie fait l'admiration des voyageurs.
4. — Ce que fait parfois le conteur des histoires de commis voyageurs — En avion — Il en est un qu'on qualifie de marin.
5. — Voit sur ses quais un va-et-vient de barriques — Une célèbre dynastie arabe y acheva un long périple.
6. — On la dit parfois vagabonde — Les voyages en font voir de toutes les couleurs.
7. — Ainsi doit être l'explorateur — Ce que fait un voyage au grand air.
8. — Ce fut un grand capitaine et un grand voyageur.
9. — Ville de France où l'on file... sur les bords d'un lac — Initiales bien connues des Français d'Indochine.
10. — Celle qui n'a que deux pieds s'attaque aux voyageurs — Indique un déplacement rapide quand on y va à fond.
11. — Moitié d'un port français — Dangereuse pour le voyageur quand elle est battue.
12. — Indispensable au déplacement de certains insectes — Ne se prête pas aux voyages au long cours.

Verticalement.

1. — But de voyage de certains poissons.
2. — Était utilisée par les Athéniens pour leurs voyages maritimes — Son père fait une tournée annuelle impatiemment attendue.
3. — Sont l'occasion de rapides et gracieuses évolutions — Deux lettres de navigateur.
4. — Ce que fait toujours le récit du voyage des « 3 hommes en bateau » — Une erreur de parcours faillit être fatale à ses tendres victimes (anagrammes).
5. — Permet certains voyages ou risque au contraire de les interrompre prématurément — Voyageur.
6. — L'aventure de ce héros de D. de Foë l'a été par le monde entier (à l'envers) — Son voyage est un vrai poème.
7. — Voyage au long des côtes.
8. — Ce que fait le reporter de ses impressions de voyage.
9. — Fait voyager bien souvent l'imagination — Invite à un déplacement rapide quand il est doublé — Concurrent ou complice de I du X.
10. — L'un voyage à bord, l'autre le long du bord — A la fin de certain rassemblement en force qui entreprend un voyage qui tourne mal.
11. — Précède un voyage — L'agilité dans le déplacement caractérise ce genre.
12. — Favorise ou contrarie certains voyages — Dans la marine.

Solution des mots croisés de G. Rimant.

N° 5. — Histoires naturelles.

Horizontalement.

1. — ARTIFICIEL.
2. — OR — DO — LA.
3. — OURAGAN — OB.
4. — RAT — IO.
5. — IE (neige) — FECES.
6. — SOL.
7. — ENTREPRISE.
8. — NUEE — FEU.
9. — ILE — PS.
10. — SIMPLICITE.

Verticalement.

1. — ABORIGENES.
2. — UAE — NU.
3. — TORT — STE.
4. — IRA — FORE.
5. — GRELE — IL (pluie).
6. — IDA — PALI.
7. — CONTE — EC (éclair).
8. — SOIF.
9. — ELOI — SEPT (Barbe-Bleue).
10. — LABORIEUSE.

# COMPAGNIE DES EAUX ET D'ÉLECTRICITÉ DE L'INDOCHINE

SOCIÉTÉ ANONYME AU CAPITAL DE 95.000.000 DE FRANCS

Siège Social à PARIS : 62 bis, Av. d'Iéna, 16<sup>e</sup> arrondissement

-:- Direction Générale à Saigon : 72, Rue Paul-Blanchy -:-

**Usines Électriques à Saigon, Cholon, Phnompenh, Dalat**

**ÉTUDES, FOURNITURES ET MONTAGE**

*de toutes installations électriques particulières et industrielles, hydrauliques et frigorifique*

**FOURNITURE, POSE ET RÉPARATION**

*de matériel d'éclairage électrique, ventilation force motrice, etc...*

**Registre de Commerce Saigon N° 278**

# EROS

CIGARES EXQUIS

*"gros et petits modules"*

TABAC DE BON GOÛT  
POUR LA PIPE



EN VENTE PARTOUT

Au Cinéma

# MAJESTIC

SAIGON  
HANOI

Les meilleurs films  
dans les  
meilleures salles

# Canagra

Faites l'essai une seule fois, Mesdames,  
vous serez étonnées combien  
vous avez embelli par

TANAGRA-OZONE, Cataplasme à l'Oxygène,  
TANAGRA TERRE CUITÉ, Cataplasme au Soufre,  
TANAGRA-FARINE, Cataplasme nourrissant,  
TANAGRA-ALBATRE, Masque tonique,  
TANAGRA-IVOIRE, Masque dépilatoire.

SANTÉ — BEAUTÉ — CHARME

**OFFSET — TYPOGRAPHIE — PHOTOGRAVURE**

**IMPRIMERIE TAUPIN & C<sup>IE</sup>**

HANOI — 8-10-12, RUE DUVILLIER — HANOI

TÉLÉPHONE N<sup>os</sup> 147-148



## **SOCIÉTÉ INDOCHINOISE D'ÉLECTRICITÉ**

SOCIÉTÉ ANONYME AU CAPITAL DE 60.000.000 DE FRANCS

*Siège Social : 62 bis, Avenue d'Iéna, PARIS*

*Inspection : 69, B<sup>d</sup> Francis-Garnier, HANOI*

### **TOUTES LES APPLICATIONS DE L'ÉLECTRICITÉ :**

Etude, Fourniture et Montage de toutes installations électriques et hydrauliques — Fourniture, pose, réparations de matériel d'éclairage, ventilation, force motrice, etc...

*Pour tous renseignements, s'adresser aux Bureaux de la Société:*

HANOI — HAIPHONG — NAMDINH — FORT-BAYARD  
et dans les principaux centres du Delta.